

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1932-1933 N° 82

PARACELSE

(THEOPHRAST BOMBAST VON HOHENHEIM)

1493 - 1541

SA VIE, SON ŒUVRE

ETUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 30 Novembre 1932

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

René-Albert LIÉNARD

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Né le 27 Décembre 1907, à St-QUENTIN (Aisne)



LYON

BOSC Frères, M. et L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

1932

*Lyon
1932.*

PARACELSE

(Theophrast Bombast von Hohenheim)

1493-1541

SA VIE, SON ŒUVRE

Etude historique et critique



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1932-1933 N° 82

PARACELSE

(THEOPHRAST BOMBAST VON HOHENHEIM)

1493 - 1541

SA VIE, SON ŒUVRE

ETUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 30 Novembre 1932

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

René-Albert LIÉNARD

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Né le 27 Décembre 1907, à St-QUENTIN (Aisne)



LYON

BOSC Frères, M. et L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

1932

PERSONNEL DE LA FACULTE

Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ
Doyen	M. J. LEPINE
Assesseur	M. X...

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CAZENEUVE, ROQUE, LANNOIS, HUGOUNENQ, ROCHET, BARRAL, ROLLET.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC
Cliniques chirurgicales	PAVIOT
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique	X. (BONNET, agrégé chargé de cours
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIOUAND
Clinique des maladies des voies urinaires	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	COLLET
Clinique et prophylaxie de la tuberculose	GAYET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	NOVE-JOSSERAND
Chimie biologique et médicale	COURMONT
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET
Matière médicale et Botanique	FLORENCE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL
Anatomie	MANCEAU
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARIET
Pathologie externe	POLICARD
Pathologie interne	DOYON
Pathologie et Thérapeutique générales	LERICHE
Anatomie pathologique	FROMENT
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	FAVRE
Médecine légale	FATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique	Etienne MARTIN
Pharmacie et Pharmacologie	ROCHAIX
Hydrologie thérapeutique et climatologie	SAVY
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Propédeutique de gynécologie	MM. CONDAMIN
Chargé d'un cours d'Anatomie médico-chirurgicale	THEVENOT (Léon)
Chargé d'un cours d'Embryologie	NOEL

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Chirurgie expérimentale	MM. TAVERNIER
Stomatologie	PONT

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	DUFOURT	DECHAUME	MORENAS
RHENTER	DEVIC	BERNHEIM	REBATTU Ch.
MAZEL	GABRIELLE	POLLOSSON	REVOL Ch.
SANTY	MARTIN (Joseph)	CHAMBRON	ENSELME Ch.
CHALIER (André)	ROCHET (Ph.)	CIBERT	SEDALLIAN Ch.
CHALIER (Joseph)	WERTHEIMER	EPARVIER	
DUMAS	GATE	GUILLEMINET	



EXAMINATEURS DE LA THESE

MM. GUIART, président; DUFOURT, assesseur;

BERNHEIM et MORÉNAS

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MON FRÈRE

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR J. GUIART
*Professeur de Parasitologie et d'Histoire de la Médecine
aux Facultés de Lyon et de Cluj
Officier de la Légion d'Honneur*

Qui nous a fait le très grand hon-
neur d'accepter la présidence de cette
thèse. Nous l'assurons de toute notre
gratitude.

AUX MEMBRES DE NOTRE JURY

A NOS MAITRES CIVILS ET MILITAIRES

DES HOPITAUX ET DE LA FACULTÉ
DE MÉDECINE DE PARIS

DES HOPITAUX ET DE LA FACULTÉ
DE MÉDECINE DE LYON

ET DE L'ECOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE



Portrait de PARACELSE à l'âge de 24 ans (1517)
par J. Van Schoorl (Musée du Louvre)

PARACELSE

(Theophrast Bombast von Hohenheim)

1493-1541

SA VIE, SON ŒUVRE

Etude historique et critique

INTRODUCTION

Alterius non sit qui suus esse potest.

(Devise de Paracelse.)

« Jamais homme n'eut tant d'adversaires et ne fut si vivement censuré ; jamais homme n'eut tant de sectateurs et ne fut tant admiré. » (Lenglet-Dufresnoy, Histoire de la Philosophie hermétique.) C'est la lecture de ce passage qui nous amena, il y a un peu plus d'un an, à nous intéresser à la personnalité de Paracelse et à former le projet de cette thèse.

C'était une entreprise pleine de difficultés que de vouloir retracer la vie et l'œuvre de l'homme d'Einsiedeln, non pas tant peut-être à cause de la quantité considérable de documents (la plupart en allemand et en latin) qu'il fallait rassembler et analyser, qu'à cause de la difficulté de conclure.

Certes, bien des travaux ont déjà été publiés sur ce sujet, mais la controverse est restée aussi vive depuis les « *Disputationes de Nova Medicina Paracelsi* »

d'Eraste, le premier ouvrage de critique sur l'œuvre et la personnalité de Paracelse. Critique violente et haineuse, où le vrai et le faux s'entremêlent constamment. Après lui, bien d'autres ont écrit, les uns glorifiant Paracelse comme un dieu, d'autres le rabaissant au rang des plus vils charlatans ; aucun, à part Le Clerc peut-être, ne le traitant avec impartialité. Aussi, déjà à la fin du XVIII^e siècle, Sprengel disait : « Lorsque, sans égard au sentiment des anciens écrivains, on considère le mépris avec lequel le traitent Zimmermann et Girtanner, et qu'on lit ensuite les louanges que lui prodiguent Hemmann, Hensler et de Murr, on ne sait réellement plus à quoi s'en tenir, et on forme naturellement le même vœu que Le Clerc, celui de voir quelqu'un se consacrer à écrire sans partialité l'histoire de cet homme singulier et excentrique. » (K. Sprengel. *Histoire de la Médecine*, trad. Jourdan. Tome III, p. 285.)

Ce vœu n'a pas été exaucé. Beaucoup d'auteurs ont repris la question depuis, et ont apporté leur contribution à l'histoire de Paracelse ; il n'en est aucun qui l'ait fait sans passion.

Parmi eux, il en est deux que nous retiendrons particulièrement parce que leurs travaux, quoique opposés dans leurs conclusions, marquent chacun une étape importante vers la reconstitution de la vraie figure de Paracelse.

En 1867, Daremberg, Professeur d'Histoire de la Médecine à la Faculté de Paris, étudie longuement, dans une série de conférences, l'œuvre et le caractère de Paracelse. Cette critique serrée, faite à partir des

sources, fait encore autorité malgré sa sévérité excessive.

A partir de 1889, Sudhoff, depuis Professeur d'Histoire de la Médecine à Leipzig, s'attache à reconstituer la vie de Paracelse d'après les documents retrouvés en Allemagne et en Suisse, et à éditer les œuvres complètes de celui-ci ; ouvrage monumental, qui est sur le point d'être terminé. Il est suivi par de nombreux érudits, parmi lesquels il faut citer Hartmann et Strunz. Pour lui et son école, l'apparition de Paracelse marque le début d'une ère nouvelle dans l'évolution de la médecine.

Déjà, Daremberg s'était élevé contre cette conception : « L'erreur des Allemands, disait-il, est de considérer leur compatriote Paracelse comme marquant la limite entre la médecine ancienne et la médecine nouvelle. Paracelse a le mérite, je le reconnais volontiers, d'avoir osé regarder en face la médecine ancienne, mais son regard n'était pas de ceux qui fécondent. »

Quant à nous, nous n'avons pas la prétention de trancher définitivement une telle controverse, mais nous espérons pouvoir montrer, par un exposé objectif, qu'entre ces deux conceptions il y a place pour un Paracelse qui, sans être le génie novateur et précurseur que veulent voir en lui les historiens allemands, a eu cependant une influence considérable sur l'évolution de la médecine pendant deux siècles.

On ne nous tiendra donc pas rigueur d'avoir multiplié les citations et d'avoir indiqué constamment les sources où nous avons puisé. Chaque fois que cela

nous fut possible, nous nous sommes référé soit aux écrits mêmes de Paracelse ⁽¹⁾, soit à ceux de ses contemporains, soit à des documents officiels. On a écrit tant de légendes, de récits où la fantaisie le dispute à l'absurde, qu'il était nécessaire de présenter les faits étayés par des références indiscutables.

(1) Nous avons préféré, en général, la version allemande originale à la traduction latine, souvent infidèle.

PREMIÈRE PARTIE

La vie et la personnalité de Paracelse

La famille des Hohenheim

Wilhelm Bombast von Hohenheim (1457-1534)
père de Paracelse

Paracelse appartient à la famille des Hohenheim. Le château de Hohenheim est situé à proximité des villages de Plieningen et d'Esslingen, non loin de Stuttgart, en Souabe.

Cette famille était fort ancienne, puisque dès le ^{xii}^e siècle il en est déjà fait mention. Le qualificatif de Bombast (vieille forme pour Baumbast, littéralement : écorce d'arbre) qui figure dans le nom de Paracelse, était spécial à une branche de cette famille.

Il semble qu'au cours du ^{xv}^e siècle les Hohenheim aient subi des revers de fortune, puisqu'en 1432 le château et une partie de leurs biens fonciers furent vendus à une famille du nom de Spaet. Ils en conservèrent néanmoins quelques débris, et nous verrons plus tard Paracelse venir se réfugier à Esslingen dans une propriété dite le « Garbenhof », qui leur appartenait encore.

Vers le milieu du xv^e siècle, nous retrouvons la trace de deux membres de la famille, deux frères. L'un, Georges, qui devint Grand-Maître de l'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean, l'autre, Wilhelm, qui devait être le grand-père de Paracelse. Il eut en effet, en 1457, un fils naturel qui fut baptisé du même nom de Wilhelm et qui étudia la médecine à Tubingue, où il acquit le grade de Licencié en Médecine (*Licentiatus Medicinæ*), équivalent à celui de Docteur, mais sans le titre. Les frais de promotion au Doctorat étaient assez élevés, et Wilhelm Bombast von Hohenheim ne put ou ne voulut les supporter ; son nom figure sur les registres de la Faculté de Médecine de Tubingue avec la mention « *pauper* ». En 1481, il fut appelé à Einsiedeln, dans le canton de Schwytz, en Suisse, par l'abbé Conrad von Hohenrechberg, abbé du couvent et seigneur de la région, pour soigner les malades de l'hôpital des pèlerins annexé au couvent. Einsiedeln est, en effet, un lieu de pèlerinage important ; il s'y trouve, au sommet de l'Etzel, une chapelle miraculeuse consacrée à la Vierge.

Dix ans plus tard, en 1491, Wilhelm Bombast von Hohenheim épousa une demoiselle Ochsner, surveillante de l'hôpital. Un portrait fait à cette occasion, et qui se trouve actuellement au Museum Carolino-Augustium, à Salzbourg, représente le père de Paracelse, alors âgé de 34 ans ; en bas de la toile sont reproduites les armoiries des Hohenheim : trois besants d'azur sur barre d'argent.

Les jeunes époux allèrent habiter la maison des Ochsner, proche le Teufelsbrücke (Pont du Diable),

sur la Sihl, non loin de la montée conduisant au pèlerinage de l'Etzel.

C'est là que naquit, le 10 novembre 1493, leur fils Théophraste, qui devait devenir plus tard célèbre sous le nom de Paracelse.

La tradition veut que la mère de Paracelse soit morte en le mettant au monde, à la suite d'une opération césarienne.

Les années d'enfance (1493-1502)

Ich bin von Einsiedeln, des Landes ein Schweizer.

L'enfant, avons-nous dit, reçut le prénom de Théophraste ; on y adjoint parfois les prénoms d'Auréole et de Philippe, mais rien ne vient appuyer officiellement cette assertion ; les actes authentiques dressés au cours de sa vie ne comportent que le prénom de Théophraste. Lui-même d'ailleurs n'en mentionne pas d'autres : « *Et naturæ et baptismatis jure, Theophrastus nominor.* » (Paragranum). Le jeune Théophraste devait passer ses neuf premières années à Einsiedeln, et il en conserva toujours un souvenir vivace. Il dira plus tard : « Ich bin von Einsiedeln, des Landes ein Schweizer. » (Je suis d'Einsiedeln, un Suisse du pays). Il en fera même parfois mention dans sa signature. Voici ce que dit Le Clerc à ce sujet : « Il y a, à une petite journée de Zurich, un ancien monastère bien ren-

té, appelé l'Abbaye d'Einsidlen, c'est-à-dire l'Abbaye du désert ou de l'hermitage. Il y a aussi, tout contre, un petit bourg qui porte le même nom d'Einsidlen, et dont les habitants ne font presque autre chose que loger les pèlerins qui vont là par dévotion ; c'est là le lieu de la naissance de Paracelse. On a nommé ce lieu en latin *Helvetiæ Eremus*, d'où vient que Paracelse s'appelle *Eremita*. Voyez le titre de la lettre qu'Erasme lui écrivit : *Rei Medicæ peritissimo Doctori Theophrasto Eremitæ*. »

Sur ce que fut sa vie pendant ces neuf années, nous ne savons que peu de choses, mais ce que lui-même en dit est assez significatif. Son père, fort savant en ce qui touchait la minéralogie et l'alchimie, semble lui avoir donné à dessein ce prénom de Théophraste, en souvenir du célèbre minéralogiste et botaniste grec, disciple et ami d'Aristote. Il est probable qu'il commença lui-même l'instruction de son fils, lui donnant ses premières notions de minéralogie, d'alchimie et de médecine. « Dès mon enfance, dit Paracelse, je me suis occupé des choses de la Médecine, j'ai été éduqué par de bons maîtres et avant tout par mon père. » ⁽¹⁾

Il a raconté ailleurs le genre de vie un peu rude que l'on menait dans sa patrie, et l'on s'explique ainsi les façons un peu grossières et le style dont il fera montre plus tard. « La nature, dit-il, ne m'a pas tissé d'un fil subtil et l'on ne file guère la soie dans ma patrie.

(1) « Von Kindheit auf, habe ich Dinge der Arznei getrieben und bin von guten Unterrichtern gelehrt worden und zwar zuerst von meinem Vater. »

(D'après R. NETZHAMMER, 1926.)

Nous ne sommes pas élevés avec des figues, de l'hydromel, du pain de froment, mais nous nous nourrissons de fromage, de lait et de pain d'avoine. Ce n'est pas cela qui peut former des hommes délicats. Nous restons attachés pendant toute notre vie à ce qu'on nous a appris à aimer dès le berceau ; régime bien grossier si on le compare aux délicatesses de nos voisins. Nous qui sommes nourris dans les montagnes couvertes de pins, nous ne pouvons ressembler à ceux que l'on élève mollement dans les gynécées. Il s'ensuit que l'on regarde comme grossier celui qui l'est en effet, quoiqu'il soit, à ses propres yeux, assez délicat et assez aimable. Ceci s'applique aussi à moi ; ce qui est de la soie pour moi n'est, pour eux, qu'un lin grossier... » (6° Défense) ⁽²⁾

C'est à cette époque que se placerait un événement qui mérite quelques développements.

Eraste rapporte que Paracelse, à l'âge de trois ans, gardant un troupeau d'oies, fut châtré par un soldat ⁽³⁾ (*exectos ei testes a milite dum anseres pasceret*). « D'autres ont dit que c'était par la morsure d'un pourceau que ce malheur lui était arrivé. Eraste ajoute que le visage de Paracelse et d'autres indices marquaient qu'il était eunuque, à quoi il faut joindre qu'il avait une très grande aversion pour les femmes, comme l'a témoigné Oporinus. » ⁽⁴⁾ (Le Clerc)

P. Payngk, lui aussi, rapporte des faits analogues,

⁽²⁾ *Responsio ad quasdam accusationes.*

⁽³⁾ *Disputationum de medicina nova Paracelsi partes duo*, I, p. 237.

⁽⁴⁾ *Loc. cit.*

il dit notamment : « Il a aimé les filles d'une façon singulière, non au point de vue physique, car, à ce qu'on rapporte, il n'en a, sa vie durant, rien sollicité sous ce rapport. D. Leo rapporte même qu'il lui a souvent confessé et dit : « A la vérité, mon cher Jean, je n'ai pas touché une fille de ma vie ! » ⁽⁵⁾

Il y a là un ensemble de témoignages qui se trouve singulièrement corroborés par les portraits de Paracelse que nous possédons. Parmi ceux-ci, il en est plusieurs tout à fait caractéristiques que nous avons fait reproduire ici. (Cf. p. 8, 26, 29 et 54.)

Le premier, qui se trouve au Louvre, est dû à un peintre flamand, Jean Van Scorel ou Schoorl (1495-1562) et date de 1517 environ. Paracelse avait alors 24 ans. On est frappé par l'empâtement du visage, du cou et des mains ; les cheveux déjà rares, dont on n'aperçoit qu'une mèche, sont dissimulés sous une perruque. Enfin, les joues et le menton sont visiblement dépourvus de tout poil, sans intervention du barbier. Le second portrait est une peinture due au peintre Hans Baldung, qui se trouve dans la galerie royale de Schleissheim, près de Munich. On peut y faire les mêmes remarques ; de plus, le crâne, qui n'est plus caché par une perruque, apparaît très dégarni.

Le troisième est une gravure faite par Augustin Hirschvogel, qui représente Paracelse en 1540, à l'âge

(5) Peter PAYNEK. — *Rapsodia vitæ Theophrasti Paracelsi*, in Janus, 1908, pp. 545-563.

Citons encore : « *Erastus Paracelsum trimum e milite quodam, alii a sue exectum ferunt ; constat, imberbum illum, mulierumque osorem fuisse.* » (RENAULDIN.)

de 47 ans, c'est-à-dire un an avant sa mort. On y retrouve les mêmes traits, accentués par l'âge. Nous possédons beaucoup d'autres portraits de Paracelse ; parmi eux, il en est certains qui diffèrent sensiblement de ceux dont nous venons de parler. Ce sont en général des reproductions d'un tableau attribué au Tintoret ; une de ces reproductions figure en tête de l'édition des œuvres de Paracelse publiées à Genève en 1658. Ici, nous avons affaire à un Paracelse qui porte barbe et moustache et ne présente pas trace de calvitie. Il y a toutes raisons de croire que ce portrait n'est pas celui de Paracelse. Tout d'abord, la dissemblance des traits est par trop grande avec les portraits antérieurs et postérieurs à celui-ci. Il est inadmissible que dans l'intervalle Paracelse ait changé à ce point pour reprendre à la fin de sa vie son faciès primitif. D'autre part, à la date où ce tableau aurait été exécuté (entre 1522 et 1525, à Venise), le Tintoret avait une dizaine d'années !

Maintenant, si nous comparons les portraits authentiques de Paracelse au tableau que M. El Guindy nous trace des eunuques, dans sa thèse (Lyon, 1910), nous sommes obligé de convenir qu'il y a là une concordance bien singulière : « En prenant de l'âge, dit-il, les eunuques deviennent épais : ils s'empâtent, acquièrent de l'embonpoint et prennent de bonne heure un faciès flétri, jaunâtre, poupin et vieillot. Lorsqu'ils sont vieux, leur ventre est gros, mou et relâché ; leurs jambes massives, leur démarche lourde et pénible. La durée de leur vie est peut-être inférieure à la moyen-

ne ⁽⁶⁾, ce qui n'empêche pas cependant, certains d'entre eux, d'atteindre un âge assez avancé. A part quelques exceptions, les appétits sexuels ne se manifestent généralement pas chez les eunuques de l'enfance... Le système pileux est peu développé, il n'y a pas de poils à la face. »

Cela nous permet-il d'affirmer qu'effectivement Paracelse était eunuque ? Certes non, mais il est bien établi en tout cas qu'il présentait un certain nombre de particularités physiques et morales qui ont frappé ses contemporains et ont donné peut-être naissance à cette histoire de castration. Peut-être s'agissait-il simplement d'un syndrome adiposo-génital de Babinski-Frœhlich avec ses éléments caractéristiques : adipose généralisée, arrêt de développement des organes sexuels et frigidité, absence ou atténuation des caractères sexuels secondaires.

Paracelse ne s'est pas marié et il se contente de dire à ce sujet que son « étoile » n'était pas favorable au mariage.

(6) Paracelse est mort à l'âge de 48 ans.

Les années d'étude

La formation intellectuelle de Paracelse

· « Comme l'éducation première et l'instruction qu'un homme a reçues pendant sa jeunesse sont ordinairement les véritables sources d'après lesquelles on peut expliquer son caractère, ses talents et ses goûts, il est très intéressant de savoir où et comment Paracelse fut élevé. » SPRENGEL, *Histoire de la Médecine*, trad. Jourdan, 1815.)

En 1502, Wilhelm Bombast von Hohenheim est nommé médecin de la ville de Villach, en Carinthie. Il devait y rester jusqu'à sa mort (8 septembre 1534), soit 32 ans.

Paracelse suivit donc son père qui s'installa dans une maison de la place du Marché, au n° 18.

· Le père, en plus de sa charge de médecin de la ville (Stadtarzt), assumait les fonctions de professeur de chimie à l'Ecole des Mines, fondée à Villach par les Fugger d'Augsbourg, propriétaires des mines de plomb de Bleiberg. Il est vraisemblable que Paracelse fréquenta cette école pendant quelque temps.

Peu après, il fut envoyé à l'école des Bénédictins du monastère de Saint-André, dans la vallée de Lavant (Lavantal). C'est sans doute là qu'il reçut les leçons de l'évêque Erhard Baumgartner, qu'il citera plus tard au nombre de ses maîtres.

En 1510, il est à l'Université de Bâle ; nous ne sa-

vons presque rien de son séjour, sinon que c'est là qu'il prit le surnom de Paracelse.

— Quelle était l'origine de ce surnom ?

C'est ce que nous allons essayer d'élucider. Tout d'abord, pourquoi un surnom ? C'était la mode, à cette époque, de latiniser ou de gréciser son nom, parfois même d'unir dans ce but des vocables latins et grecs, car les gens de la Renaissance n'étaient guère scrupuleux à ce sujet. C'est ainsi que nous verrons plus loin, parmi les hommes dont les noms sont étroitement mêlés à l'histoire de Paracelse, que nombreux sont ceux qui ont ainsi traduit leur nom, témoin : *Oporinus*, de son vrai nom Johannes Herbst ; *Oekolampadius* : Hausschein ; Thomas *Erastus* : Thomas Lieber ; et bien d'autres.

M. Netzhammer dit notamment : « Représentez-vous la difficulté de la prononciation et la longueur d'un nom tel que Theophrast Bombast von Hohenheim. Par contre, *Paracelsus* était facile à articuler et rappelait Hohenheim. » (1)

Dès la mort de Paracelse, on a discuté sur ce sujet, et jusqu'à ces derniers temps la discussion est restée ouverte. Eraste, le premier, donne l'explication suivante, en se basant sur le mot Hohenheim, qui littéralement veut dire : haute maison.

« *Natus ille sit in loco, quem vocant Altum Nidum, unde fortasse paracelsus nominaverint.* »

(1) R. NETZHAMMER. — Th. von Hohenheim, in *Schweiz. Med. Wochenschrift*, 1926, pp. 897-902.

D'autres ont voulu y voir une allusion au célèbre médecin Celse : *para Celsus* : au delà, au-dessus de Celse. Mais l'explication n'est pas satisfaisante ; à cette époque, les œuvres de Celse étaient complètement tombées dans l'oubli. Il est fort probable que Paracelse ne le connaissait même pas de nom, il n'en parle nulle part dans ses ouvrages, ce qui ne cadre pas avec la haine ou le mépris de Celse que ce surnom serait censé exprimer.

Signalons comme une curiosité l'explication donnée par Peter Payngk : « Zu Paris soll er doctoriert haben ; davon soll er den Namen Paracelsus haben. »

Enfin, depuis les travaux de l'école historique allemande avec M. Sudhoff, tout le monde semble s'être mis d'accord pour revenir à la conception d'Eraste : *Paracelsus* serait la traduction approchée ou la paraphrase de Hohenheim. Mais il n'est que trop visible que cette explication n'est pas satisfaisante. Si *celsus*, en effet, veut dire élevé et peut correspondre à Hohen (de l'adjectif hoch ou hoh : élevé), on ne voit pas trop comment rattacher *para* à heim. Pour nous, après avoir longuement réfléchi sur cette question, il nous est apparu que la solution en était peut-être plus simple qu'on ne pense, et celle que nous proposons, tout en étant plus satisfaisante au point de vue étymologique, cadre assez bien avec ce que nous savons du caractère de Paracelse.

Selon nous, l'erreur des auteurs a consisté à vouloir voir dans *Paracelsus* un nom propre (Hohenheim ou Celsus). Il nous paraît beaucoup plus logique d'ad-

mettre qu'il s'agit d'un *qualificatif* : *para-celsus* : très haut, supérieur, éminent. On est en effet frappé par le fait que Paracelse a intitulé deux de ses principaux ouvrages, l'un : *Paramirum* : très admirable ; l'autre : *Paragranum* : super grain, autrement dit quintessence de science.

Nous verrons combien cette hypothèse paraît vraisemblable, étant donné l'orgueil insensé dont Paracelse devait donner des marques durant sa vie ; lui, par exemple, qui n'hésitera pas à dire qu'il est le monarque des médecins, le Christ de la médecine, etc... Elle a l'avantage de tout expliquer, notamment les titres de ces ouvrages qui ont toujours paru obscurs sinon vides de sens, à la plupart des auteurs.

Paracelse, après un séjour à Bâle dont nous ignorons la durée, se serait rendu à Wurzburg, attiré par la renommée de l'abbé Trithème (*Trithemius*, ainsi nommé d'après son lieu de naissance, Trittenheim, près de Trèves, s'appelait en réalité Heidenberg. Il vécut de 1462 à 1516). Cet abbé Trithème, auparavant abbé de Sponheim, près de Kreuznach, avait été transféré au couvent de Saint-Jacob, près de Wurzburg ; c'est là que Paracelse serait venu suivre son enseignement et lire ses écrits. Ce Bénédictin s'occupait surtout de cabale et d'alchimie ; il a laissé plusieurs ouvrages traitant de ces matières. Ses deux élèves les plus célèbres devaient être Paracelse et Henri-Corneille Agrippa von Nettesheim.

Après la mort de Trithème, survenue en 1516, Pa-

racelse se rendit à Schwatz, auprès de Simon Füger ⁽²⁾, chimiste et propriétaire de mines à Friedberg et à Schwatz. Celui-ci entretenait un certain nombre de collaborateurs qu'il faisait travailler sur les métaux et les minéraux. Paracelse fut de ce nombre et séjourna environ dix mois à Schwatz. Plus tard, il énumérera tous ces maîtres successifs dont l'enseignement devait être à l'origine de ses conceptions médico-chimiques : « Dès ma jeunesse, désirant fort apprendre, j'ai diligemment étudié sous des maîtres excellents qui étaient exactement versés en la plus retirée et secrète philosophie, qu'ils nomment philosophie adepte. Or mes maîtres ont été premièrement Guillaume de Hohenheim, mon père, qui a eu très diligent soin de moi, et plusieurs autres, qui m'ont fidèlement enseigné sans rien me cacher. Mais avec ce j'ai été aidé par les écrits de plusieurs grands personnages, la lecture desquels m'a beaucoup profité, à savoir ceux de Scheyt, évêque de Suckach, d'Erhart Baumgartner de Lavanttal, Nicolas, évêque d'Hippone, Mathieu Schacht, suffragant de Freising, l'abbé de Sponheim (Trithème), et ceux de plusieurs autres grands chimistes. J'ai été avec ce beaucoup enrichi par plusieurs et diverses expériences, que j'ai apprises des chimistes, desquels pour honneur je nommerai le très noble Simon Füger, de Schwatz, lequel a beaucoup ajouté à la chimie, et l'a fort enrichie, ayant entretenu à grands frais plusieurs serviteurs, qu'il y a fait travailler. Je ne réciterai pas les autres, de peur que je ne sois trop long. »

(*Grande Chirurgie*, I, III, 1.)

(2) Ces Füger n'avaient rien de commun avec les Fugger d'Augsbourg dont nous avons parlé.



Portrait de PARACELSE
par Hans Baldung (Galerie de Schleissheim)

Les années de voyage (1517-1526)

Non fixis pedibus me dedit terra.

Nous arrivons à la période de la vie de Paracelse qui est la moins bien connue. Pendant neuf ans, il va parcourir l'Europe en tous sens, ne séjournant que fort peu de temps au même endroit.

Voici comment il essayera plus tard de justifier sa vie errante : « Un docteur, dit-il, ne peut devenir capable dans les Universités. Comment pourrait-il en trois ou quatre ans comprendre la nature, l'astronomie, la physique ? Cela est impossible, car tant de sujets font partie du bagage intellectuel d'un docteur, qu'un jeune et précoce homme de vingt-quatre ans ne saurait posséder toute la science qui fait le médecin. » ⁽¹⁾ et ailleurs : « Les Anglais n'ont pas les mêmes humeurs (tempéraments) que les Hongrois, ni les Napolitains que les Prussiens. Pour vous en assurer, il faudra vous transporter parmi eux. » ⁽²⁾ Enfin, pour terminer, cette phrase si souvent citée : « Besser ist Ruhe denn Unruhe, aber nützer Unruhe denn Ruhe. » (Le repos est meilleur qu'une vie agitée, mais cette dernière est plus utile.)

Les renseignements que l'on possède sur ses péré-

(1) Cité par DAREMBERG.

(2) Réponse à quelques accusations, Déf. 4.

grinations se réduisent à peu près à ce que lui-même en a dit, incidemment, dans ses ouvrages.

Après avoir traversé Vienne, puis Cologne, il arrive en France, s'arrêtant à Paris, puis à Montpellier, où il semble avoir séjourné plus longtemps.

Il passe ensuite en Italie, visitant Bologne, Padoue et Ferrare. Nous savons maintenant, depuis les patientes recherches de A. Burckhardt ⁽³⁾, que c'est dans cette dernière ville qu'il fut promu docteur en médecine. Ce fait ressort du protocole d'un jugement rendu le 21 mai 1527 à Bâle, entre deux bourgeois de Strasbourg, ville où Paracelse avait habité avant de venir à Bâle, comme nous le verrons. Dans ce protocole, qui se trouve dans les Archives de la ville de Bâle, Paracelse témoigne sous la foi du serment qu'il dit avoir prêté à son élévation au grade de docteur dans l'illustre Université de Ferrare. (« *By dem eyd den er an sin doctorat der loblichen hohen Schul zu Ferrara gethan* ».)

Cette pièce clôt une longue discussion, les adversaires de Paracelse ayant prétendu depuis fort longtemps qu'il n'avait jamais été reçu docteur.

On en déduit également qu'il a dû suivre les leçons du célèbre *Leoniceus*, qui professait dans cette ville, à cette époque. Or *Leoniceus* fut parmi les premiers à oser attaquer l'autorité de Galien en particulier, et des anciens en général. Nous verrons plus tard Paracelse adopter la même attitude.

D'Italie Paracelse passe en Espagne ; voici comment

(3) Nochmals der Dokortitel von Paracelsus (*Corr. Blatt f. Schw. Aerzte*, N° 28, 1914.)



Soi-disant portrait de PARACELSE vers l'âge de 30 ans.
(Attribué au Tintoret)

il énumère la suite de ses voyages dans la préface du premier Traité de sa « Grande Chirurgie » : « Ayant voyagé par la France, l'Allemagne et l'Italie, et visité les Universités pour savoir leurs préceptes et fondements, il m'a semblé toutefois qu'il n'était encore loisible de m'arrêter à leurs opinions pour plusieurs causes ; mais ayant marché plus outre, j'ai traversé l'Angleterre, la Marche, la Poméranie, la Lithuanie, la Pologne, la Hongrie, la Valachie, la Transylvanie, la Croatie, la Styrie, et d'autres pays encore. En tous lieux je me suis diligemment enquis non seulement auprès des docteurs, mais aussi auprès des vétérinaires, baigneurs, vieilles femmes, bourreaux, bergers, juifs, bohémiens, dans les monastères, auprès des nobles et des roturiers, des savants et des simples, quels étaient les meilleurs et plus excellents remèdes, desquels ils usaient et avaient usé pour guérir les maladies. Mais ce faisant, je n'ai été que plus incité à croire que la médecine était incertaine... »

D'autres passages de ses écrits nous donnent quelques détails complémentaires. C'est ainsi que nous savons que, venant d'Angleterre, il aborda en Hollande où il s'engagea comme barbier-chirurgien dans l'armée néerlandaise. En 1518, nous le trouvons chirurgien militaire dans l'armée danoise sous les ordres de Christian II, qui assiège Stockholm. Quittant la Scandinavie, il traverse la Lithuanie, la Poméranie, la Pologne, la Valachie, la Carniole, la Transylvanie, la Dalmatie et s'arrête à Zeugg, au sud de Fiume, où il s'embarque pour Venise. Il sert comme chirurgien dans l'armée vénitienne, en guerre contre les Turcs de So-

liman II le Magnifique, qui assiège l'île de Rhodes. En 1520, il quitte Venise et s'embarque pour Constantinople. Il raconte qu'il y fit la connaissance du célèbre Salomon Trismosinos, dit Trismosin, qui l'instruisit dans la science alchimique.

Il revient à Venise en 1522 et reprend son poste dans l'armée vénitienne qui combat aux côtés de François I^{er} contre Charles-Quint. Il y resta jusqu'en 1525. A cette date, il revient passer quelques mois à Villach auprès de son père. Mais bientôt il reprend sa course errante. Au commencement de l'année 1526, il est à Tubingue, où il ne séjourne que peu de temps. Il visite les sources d'eaux minérales du Wurtemberg : Göepingen, Wildbad, Zellerbad, Nieder-Baden (aujourd'hui Baden-Baden).

De là, il se dirige sur Fribourg-en-Brisgau. Enfin, vers la fin de l'année 1526, il arrive à Strasbourg.

Paracelse, médecin de la ville et professeur à Bâle (1527-1528)

*Was nützt uns der Regen, der vor
Tausend Jahren gefallen ist ; der nützt,
der heut zu Tage fällt.*

A Strasbourg, Paracelse cherche à s'établir comme chirurgien ; il est las de sa vie errante et aspire à une situation stable. Pour cela, il lui faut tout d'abord

Note. — Ce chapitre a été inspiré en grande partie par les articles de MM. ROTH et BURCKHARDT.

acquérir le droit de bourgeoisie ; il achète ce droit le 5 décembre 1526 en entrant dans la corporation des meuniers. Cependant, les autres médecins font bientôt preuve d'hostilité à son égard, et Strasbourg ne lui apparaît déjà plus comme le terme de ses longs voyages, il sent qu'il lui faudra partir. Entre temps, il est appelé à Bâle auprès de l'imprimeur Froben, malade. Celui-ci souffrait de violentes douleurs au niveau de la cheville droite ; les médecins précédemment consultés n'étaient pas d'accord, on avait même parlé d'amputation. Paracelse arrive, calme la douleur, rend le sommeil et l'appétit au malade. Celui-ci se rétablit si bien, qu'au cours de l'année 1527 il pourra se rendre à pied à Francfort, à deux reprises, pour la foire aux livres qui avait lieu à Pâques et à la Saint-Michel.

A la suite de cette guérison, le célèbre Erasme, dont il avait fait la connaissance chez Froben, le consulte par lettre sur sa santé. Paracelse répond et Erasme écrit pour remercier et avoir quelques éclaircissements. Ces deux dernières lettres nous ont été conservées. ⁽¹⁾

Paracelse se crée ainsi à Bâle des amis et des admirateurs, notamment le réformateur *Oekolampadius* ; aussi, peu après, le Conseil de la ville l'appelle aux fonctions de Médecin de la ville de Bâle (*Stadtarzt*). Paracelse quitte sans regret Strasbourg, où il n'a rencontré que de l'hostilité, et s'installe à Bâle en mars 1527. Il y trouve une situation quelque peu troublée. Une grave épidémie de peste vient juste de se termi-

(1) Cf. LE CLERC. — *Hist. de la Médecine*,

ner. La lutte pour la Réforme de l'Eglise est vive : la bourgeoisie est en majorité pour la Réforme, mais l'Université tient pour les anciennes croyances. Le Conseil de la ville est divisé : il a permis à *Oekolampadius*, qui dirige le clan des réformateurs, de faire célébrer le service divin et donner la communion selon le rite réformé, mais il a interdit la vente de la viande pendant le Carême. Malgré lui, Paracelse sera mêlé à ces luttes intestines et ce sera là l'origine de ses mécomptes. Voyons dans quelles conditions Paracelse fut nommé et ce qui s'ensuivit. Depuis 1496, Joh. Wonecker (*alias* Windecker) était Médecin de la ville (*Stadtarzt*) et Professeur ordinaire (*Ordinarius*), mais, en juin 1523, le Conseil de la ville lui retire et sa charge de Médecin de la ville avec sa pension (75 livres), et sa charge de Professeur ordinaire, à cause de son hostilité par trop manifeste à la Réforme. Oswald Bär lui succède comme Professeur ordinaire, mais la charge de Médecin de la ville reste vacante ; on ne voulait pas la donner à Bär parce qu'il dirigeait une pharmacie. En 1527, Paracelse est appelé à remplir cette charge ; il entre en fonctions bien persuadé qu'il a également le titre et les droits de Professeur ordinaire, lesquels, jusqu'alors, ont été associés à la charge de *Stadtarzt*. Ce sera l'occasion d'un premier conflit.

Vers le mois d'avril ou mai 1527, il adresse une première requête au Conseil. En tant que Médecin de la ville, il demande d'abord que soient institués : des examens pour les pharmaciens, un contrôle périodique de leurs officines, le contrôle des ordonnances, l'in-

terdiction de conventions entre médecins et pharmaciens (ceci visait particulièrement Bär, à la fois Professeur, Médecin et Apothicaire).

La deuxième partie de sa requête, la principale, est dirigée contre la Faculté. Paracelse demande à être rétabli dans ses droits. Il s'agit :

1° Des droits du Professeur ordinaire, notamment : faire des cours au « *Collegium* » et créer des docteurs.

2° Du droit d'exercer la pratique médicale, non seulement officiellement comme Médecin de la ville, mais aussi de faire de la clientèle.

La charge de Professeur ordinaire relevait, en effet, de la Faculté, qui pouvait ou non donner son agrément à la nomination. Or, Paracelse, amené au rang de Médecin de la ville par la majorité réformatrice du Conseil, se trouvait par là même être considéré comme un ennemi par la Faculté restée fidèle au culte catholique romain. D'autre part, Paracelse n'avait pas fait ses études médicales à Bâle, il n'était donc pas immatriculé sur les registres de la Faculté ; il aurait donc fallu (d'après les Statuts), pour qu'il pût exercer, qu'il présentât ses diplômes et subît les épreuves réglementaires. Il n'en fit rien ; d'ailleurs son orgueil ne pouvait s'y résoudre.

Aussi, moyennant toutes ces raisons, la Faculté mit son *veto*, ne voulant pas le reconnaître pour Professeur. Le Conseil, favorable à Paracelse, lui donna gain de cause, mais seulement pour ce qui était de son ressort, savoir le droit de faire des cours au *Collegium*, cet édifice étant, en effet, propriété de la ville. Pour

le reste, il est impuissant vis-à-vis de la Faculté, forte des textes de ses statuts. Aussi Paracelse, déçu, écrira-t-il : « Que s'il avait su qu'il ne serait pas tenu pour un « *Ordinarius* » à tout point de vue, il n'aurait pas abandonné Princes et Villes pour venir à Bâle. »

Paracelse a donc obtenu gain de cause en ce qui concerne l'accès au *Collegium*, mais, bien qu'il ait amené quelques élèves de Tubingue et de Fribourg, le nombre de ses auditeurs ne lui paraît pas satisfaisant, c'est pourquoi il publie, le 5 juin 1527, une feuille volante en latin sous le titre de *Intimatio* ou *Programma*, dans laquelle « tout le monde est invité à venir directement à Bâle pour assister à la Rénovation de la Médecine ».

Sur cette feuille, Paracelse déclare la guerre à l'ancienne médecine ; la tâche du médecin est la connaissance de la Nature et de ses secrets, la connaissance des maladies, de leurs causes, de leurs symptômes et leur thérapeutique. Chaque jour, il professera durant deux heures sur la Médecine théorique et pratique, non comme les autres d'après Hippocrate et Galien, mais d'après sa propre expérience et sa propre doctrine. Celui qui veut apprendre le contenu de la Médecine dans le minimum de temps n'a qu'à se rendre immédiatement à Bâle ; il apprendra bien d'autres choses, et plus sublimes qu'on ne le peut expliquer en si peu de mots. (*Ad nos e vestigio Basileam se conferat, et longe alia atque majora quam paucis describere possum, comperiet.*) A titre d'exemple, il dit qu'il s'écarte des anciens en ce qui concerne les complexions et les humeurs. Que l'on veuille seulement l'entendre pour

commencer, on le jugera ensuite. Adieu, dit-il en terminant, et laissez-vous charmer par notre essai de Médecine rénovée. (*Valete et hunc nostrum instaurandi medicinam conatum boni consulite. Datæ Basileæ nonis junii anno 1527.*) Au cours de cet écrit, Paracelse s'annonce comme *utriusque medicinæ doctor ac professor*, c'est-à-dire docteur et professeur de pathologie interne et externe, appelé par le Conseil de la ville de Bâle et bien rémunéré (*amplo dominorum Basiliensium stipendio invitatus*). Paracelse touchait en effet 75 livres par an, ce qui était relativement considérable.

Nous connaissons environ une douzaine d'écrits, comme le *De Icteriis* ⁽²⁾ par exemple, qui sont donnés avec plus ou moins de certitude comme des leçons faites à Bâle. D'après leur étendue, on peut déduire que Paracelse (avec une courte interruption en automne) a poursuivi consciencieusement ses leçons, tant qu'il est resté en fonction. Vraisemblablement, il faisait aussi, avec ses élèves, des visites aux malades et des excursions botaniques.

Le 20 juin 1527, au feu de la Saint-Jean, il jette dans le brasier, comme symbole de sa répudiation de l'ancienne école, les *Canones medicinæ* d'Avicenne, en disant : « Allez au feu de la Saint-Jean, et que tout ce qui est mauvais parte en fumée avec vous ! » Il ne faisait qu'imiter Luther qui, dix ans auparavant, jetait au feu, sur la place de Wittemberg, les bulles du Pape et les Décrets.

(2) *De Icteriis liber unus ab ipso Auctore publicis prælectionibus in Academia Basiliensi explicatus et illustratus,*

C'est aussi à cette époque qu'il a dû prononcer la fameuse phrase qui devait lui servir, dès lors, de devise : « *Alterius non sit qui suus esse potest.* » Qu'il ne soit pas le disciple d'un autre celui qui peut être un maître !

Paracelse, qui se pose en réformateur, ne craint pas, au grand scandale de la Faculté, de faire ses cours en allemand et non en latin. Contrairement à ce qu'on a prétendu, il ne fut pas le premier ; déjà en 1501, Tilemann Heverlingh, Professeur de Philologie à l'Université de Rostock, avait eu cette audace. Il n'en reste pas moins qu'il s'aliéna ainsi beaucoup d'universitaires attachés aux anciennes traditions.

En octobre, il se rend à Zurich, où il séjourne quelques jours, comme nous l'apprend l'épître dédicatoire de son livre : « *De gradibus, compositionibus et dosibus receptorum ac naturalium libri septem* » ; il y nomme les étudiants zurichoïses « *combibones optimi* » et « *sodales suavissimi* », ce qui montre le bon souvenir qu'il gardait de l'accueil qu'il y avait reçu.

Bullinger, célèbre Professeur de Heidelberg, dans une lettre qu'il écrivit à Thomas Eraste beaucoup plus tard, donne son impression sur Paracelse, qu'il rencontra à Zurich à cette occasion.

« Je me suis entretenu à plusieurs reprises avec lui, écrit-il, de questions de Théologie et de Religion. Dans aucun de ces entretiens il ne fit allusion à la Religion orthodoxe, mais parla beaucoup d'une certaine Magie. Si tu l'avais vu, tu n'aurais pas soupçonné en lui un médecin, mais plutôt un cocher. C'est pourquoi il trouvait dans la société des cochers un plaisir singu-

lier. En effet, lorsqu'il était ici, il logeait à l'auberge « A la Cigogne » et il s'occupait surtout des cochers qui y venaient ; cet individu crasseux mangeait et buvait avec eux. Parfois, il s'assoupissait à cause du vin qu'il avait bu, en sorte qu'il s'étendait sur le premier banc venu et là cuvait son vin vilainement. » Après quelques remarques sur son aspect et son habillement, telles qu'il s'en trouve dans Oporin, il conclut comme suit : « Bref, c'était un homme extrêmement sale et malpropre. Il allait rarement aux réunions pieuses et parut d'ailleurs se soucier assez peu de Dieu et des choses de la Religion. » ⁽³⁾ Voilà un réquisitoire sévère contre Paracelse, et qui ne manque pas de valeur puisqu'il vient d'un de ses contemporains, qui a pu le juger par lui-même. Nous verrons combien cette description s'accorde avec celle d'Oporin, qui fut secrétaire de Paracelse.

Peu après son retour de Zurich, mourut Johann Froben. Ce fut un coup dur pour Paracelse, car ses ennemis utilisèrent cette mort contre lui, l'attribuant aux violents remèdes qu'il lui avait administrés.

Quelque temps après, Paracelse fut insulté publiquement et très violemment au moyen d'une pièce burlesque en vers latins que l'on trouva apposée, un dimanche matin, à la Cathédrale, à l'église Saint-Martin, à l'église Saint-Pierre et à la Nouvelle Bourse. Les vers en sont méchamment assaisonnés de traits piquants. Paracelse, qui lui-même employait volon-

(3) Cf. ERASTUS. — *Disputationum de medicina nova Philippi Paracelsi*, p. 239.

tiers un langage acéré, fut bien moins atteint par le contenu que par le fait que ce pamphlet anonyme n'avait pu être rédigé que par un de ses auditeurs. A nouveau, Paracelse adresse une plainte au Conseil. Sur un ton irrité, il exige que les magistrats protègent leur Stadtarzt. L'injure, dit-il, provient d'un de ses élèves, car il s'y rencontre des mots que lui Paracelse emploie chaque jour. C'est pourquoi il demande que ses auditeurs soient convoqués devant le Conseil et que les vers injurieux leur soient présentés, afin que le Conseil découvre l'auteur et le punisse. Autrement, Paracelse, vu son caractère emporté, ne peut garantir rien de bon. ⁽⁴⁾ Il y joint un des pamphlets.

Celui-ci se compose de quinze distiques latins. L'esprit de Galien contre Théophraste (Paracelse) ou plutôt Cacophraste. (*Manes Galeni adversus Theophrastum sed potius Cacophrastum*), tel est son titre. Il s'exprime à peu près ainsi :

— Toi, détracteur de ma gloire, tu prétends que je n'ai rien compris parce que je ne connais pas l'ail et les oignons. Mais je connais l'ellébore et je l'adresse à ta tête insensée. Sans doute je ne connais pas tes élucubrations spagyriques, ô gueux, je ne connais pas ton merveilleux Taphneus et ton Archée créateur du monde ? — Que le diable m'emporte si tu mérites de tenir le vase de nuit d'Hippocrate ou de garder mes cochons. Pourquoi te pares-tu des plumes des autres ? Mais ta gloire est brève. Devant Wendelin ⁽⁵⁾ tu t'es

(4) « ...Oder villicht uss hitzigem gemuet et was anfienge ungeschickts. »

(5) A Strasbourg Paracelse fut sommé de se mesurer dans une controverse avec un partisan de Galien, nommé *Vendelinus* (Wendelin), mais il ne daigna pas répondre.

enfui ; pends-toi. Pourtant non ; tu te dis : allons ailleurs, là où les lourdauds de paysans ne nous comprendront pas. — Suffit pour cette fois ; adieu ami Lecteur.

Adressé de l'Enfer.

La suite de l'affaire n'est pas connue. Nous ne savons pas si une enquête fut instituée, en tout cas le pamphlétaire ne paraît pas avoir été inquiété. Paracelse ne fut pas satisfait du succès de sa plainte, autrement il n'aurait pas, à la première occasion, manifesté si violemment sa colère.

Ce fut un procès pour une contestation d'honoraires qui acheva de rendre intenable sa position à Bâle. Voici les faits tels que les rapporte la Chronique Bâloise de Christian Wurstisen (1580) : « Le chanoine Cornelius von Lichtenfels souffrait d'une maladie d'estomac opiniâtre. Von Lichtenfels ayant dit au Docteur Théophraste qu'il donnerait bien 100 florins à celui qui pourrait le guérir, Théophraste retint ces paroles et lui envoya trois pilules. ⁽⁶⁾ Dans la suite, le chanoine, guéri, lui adressa 6 florins pour ses honoraires et lui fit de grands remerciements. »

Il semble bien que le chanoine ne pensa jamais à donner 100 florins et que c'était là de sa part simplement une façon de parler. L'exorbitance de la somme confirme cette façon de voir.

En tout cas Paracelse le prit au mot, et mécontent de la somme allouée pour ses soins, adressa une plainte aux autorités. Celle-ci fut rejetée. Paracelse, profondément froissé et déjà aigri par ses mécomptes anté-

(6) La tradition veut que ce soit 3 pilules de son fameux Laudanum.

rieurs, manifesta sa mauvaise humeur en paroles et par écrit. Que se passa-t-il au juste ? nous ne savons. « Il jeta de mauvaises cartes et critiqua tout haut le jugement », nous dit Chr. Wurstisen, sans commentaires.

Le résultat ne se fit pas attendre. Paracelse, qui venait ainsi de s'aliéner ses protecteurs, c'est-à-dire le Conseil, dut s'enfuir en toute hâte, en février 1528, vers Colmar, pour ne pas être arrêté. Il dira lui-même, un peu plus tard, dans deux lettres adressées de Colmar à Bonifacius Amerbach (28 février et 4 mars 1528) :

« Bâle (autrefois favorable) éleva contre moi une si grande tempête que j'ai cru ne plus y être en sûreté. Je l'ai quittée et j'ai cherché à Colmar moins de fastes mais plus de sûreté. »

« ... par suite de quoi il arriva, dit-il dans l'autre lettre, que le Conseil, étant soulevé de haine, de colère et d'envie contre moi, aurait décidé de me faire arrêter et traiter selon son gré si j'y étais demeuré seulement une demi-heure de plus. »

De Bâle à Salzbourg (1528-1541)

Mort de Paracelse

Après sa chute retentissante à Bâle, Paracelse va reprendre sa course à travers l'Europe centrale et seule la mort l'arrêtera. Ce serait presque une gageure d'essayer de le suivre dans tous ses déplacements s'il ne

les avait comme jalonnés de ses écrits. C'est en effet après sa fuite de Bâle que Paracelse commença à écrire ; il va produire sans arrêt, dédiant ses livres aux princes et aux magistrats des villes qu'il rencontre sur sa route. Il nous permet ainsi de le suivre à la trace et, par ses préfaces, d'être les confidents de ses vicissitudes.

S'étant donc enfui de Bâle, Paracelse passe en Alsace et se dirige vers Colmar. Il traverse Mulhouse, Ensisheim, où il examine un météore de 55 kilos tombé le 7 novembre 1492, et ce lui est l'occasion d'écrire un livre « Sur les Météores ». De là, il gagne Rouffach, puis Colmar, où il va séjourner quelque temps dans la famille du médecin Laurent Fries ; il y restera six mois environ, y obtenant un grand succès comme médecin et travaillant à rédiger des livres.

Il avait quitté Bâle précipitamment sans avoir eu le temps de rien emporter et c'est à Colmar qu'Oporin, son secrétaire, le rejoignit, lui amenant ses bagages. Cet Oporin (Jean *Oporinus*, de son vrai nom Johannes Herbst) avait fait la connaissance de Paracelse à Bâle et s'était attaché à lui comme secrétaire, espérant que Paracelse lui apprendrait sa médecine et lui ferait part des secrets qu'il se vantait de posséder. Dans une lettre qu'il écrivit plus tard, Oporin nous dépeint Paracelse tel qu'il l'a connu durant ces deux années (1527-1529) où il vécut avec lui. Quoi que l'on en ait dit, c'est un document de très grande valeur, venant d'un homme qui a connu intimement Paracelse et qui dit ce qu'il a trouvé en lui tant en bien qu'en mal. La lettre d'Oporin s'accorde d'ailleurs parfaitement avec

ce que d'autres de ses contemporains ont dit de Paracelse, notamment Bullinger dont nous avons déjà cité les paroles. Voici les principaux passages de cette lettre importante (1) :

« Pendant environ deux ans que j'ai vécu intimement avec lui, il s'adonnait des jours et des nuits entières à l'ivrognerie et à la crapule, à tel point qu'à peine aurait-on pu le trouver une heure ou deux sans qu'il fut ivre, principalement après son départ de Bâle pour l'Alsace où, cependant, parmi les nobles et les vilains il fut, comme un autre Esculape, l'admiration de tous. Néanmoins, alors qu'il était le plus ivre, il ne laissait pas de me dicter quelque chose de sa Philosophie, étant de retour au logis. Il semblait d'ailleurs être ainsi d'accord avec lui-même puisqu'à jeun il n'aurait pu faire mieux. C'était à moi ensuite de m'occuper à en faire la traduction en latin comme je pouvais. C'est de cette façon que ses écrits ont été traduits en latin, partie par moi, partie par d'autres, et après cela édités. Pendant tout le temps que j'ai vécu avec lui jamais il ne se déshabilla pour se coucher. Le plus souvent, en effet, étant bien ivre, il n'allait se coucher qu'alors que la nuit était fort avancée ; il se jetait sur un lit, tout habillé, et ayant à son côté une épée qu'il se vantait tenir d'un bourreau. Souvent, au milieu de la nuit, il se levait avec son sabre nu à

(1) Cette lettre en latin est reproduite dans :

D. SENNERT. — *De Chymicorum cum Aristotelicis et Galenicis consensu ac dissensu*. Cap. 4, *De Paracelso*.

(*Danielis Sennerti Operum*, tomus I, p. 925, Parisiis 1641.)
Voyez l'annexe placé à la fin de cette thèse, p. 123.

la main et délirait en parcourant la chambre à coucher, assaillant le plancher et les murailles de coups répétés, en sorte que je craignais à tout moment qu'il ne me coupât la tête.

... Il avait toujours son officine bien fournie de charbon pour ses feux perpétuels, cuisant tantôt des alkalis, tantôt de l'huile de mercure sublimé, tantôt de l'huile d'arsenic, tantôt du safran de Mars ou de l'Oppodeldoch admirable, et je ne sais quels autres brouets. ...Cependant il feignait de prophétiser et faisait parade de la connaissance de certains secrets. ...Il n'a jamais pris attention aux femmes, en sorte que je crois qu'aucune ne lui fut jamais de rien ⁽²⁾. Au début il était tempérant, cela jusqu'à l'âge de 25 ans environ, mais ensuite il prit l'habitude de boire du vin. Il eut même l'audace de défier pour boire, des tables entières où étaient des paysans, et de les vaincre le verre en main ; il se débarrassait de son vin en se mettant simplement un doigt dans la gorge, puis à nouveau s'abandonnait à la boisson comme s'il n'avait pas bu une goutte.

Il était prodigue d'argent et en était souvent démuní, au point que je savais qu'il ne lui restait pas même une obole. Dès le lendemain, il montrait à nouveau qu'il avait une bourse bien garnie, en sorte que plus d'une fois je me suis émerveillé, me demandant d'où lui venait cette abondance. Il avait soin de se faire confectionner tous les mois un nouvel habit, et donnait le précédent au premier venu, mais il était

(2) « *Mulierum nullam curam habuit ut cum nulla unquam illi rem fuisse credam.* »

tellement abîmé que je ne lui demandais jamais de me le donner et me l'eût-il offert pour le porter, que je l'eusse refusé.

Il fit des miracles dans le traitement des ulcères, même les plus rebelles, sans régime d'ailleurs, mais tout en buvant jours et nuits avec ses patients, en sorte qu'il avait coutume de dire qu'il les avait guéris le ventre plein. Il usait de mercure sublimé en poudre, de Thériaque, de Mithridat, de suc de cerises ou de raisins, sous forme de pilules, en tout genre de maladies. Il se glorifiait de son Laudanum (il appelait ainsi des pilules à l'aspect d'excrément de souris, qu'il administrait, toujours en nombre impair, seulement dans les maladies les plus graves, comme une sorte de médecine sacrée), au point qu'il ne craignait pas d'affirmer qu'il pouvait, par l'emploi de son seul Laudanum, ramener des morts à la vie ; et cela il le déclara à plusieurs reprises pendant le temps que je fus près de lui.

Je ne l'ai jamais entendu ni vu prier ; il ne s'intéressait même pas aux choses sacrées de l'Eglise, mais par contre à la doctrine évangélique qu'il commençait à cultiver à cette époque, et s'il était serré de près par nos prédicateurs, il n'en était guère préoccupé. Un jour il menaçait de mettre le Pape et Luther à la raison comme il en avait usé à l'égard d'Hippocrate et de Galien. Il disait en effet, que de tous ceux qui jusqu'à son temps avaient travaillé sur l'Ecriture Sainte, tant anciens que modernes, il n'y en avait aucun qui en eût su tirer l'essence, mais qu'ils n'avaient pas pénétré plus loin que l'écorce. »

En 1529, Paracelse quitte Colmar et se sépare d'Oporin qui reprend le chemin de Bâle, où il s'établira comme imprimeur et acquerra une certaine renommée.

A Colmar, Paracelse avait terminé divers ouvrages ; c'est ainsi que le 11 juin 1528 il écrivit pour ses dix livres sur la Syphilis (*De Morbo gallico*) et sa Petite Chirurgie une dédicace à Jérôme Boner, gouverneur de Colmar ; le 8 juillet, il avait dédié ses sept livres sur les blessures ouvertes à Conrad Wickram, maire de la ville.

De Colmar, il se rend à Esslingen où, comme nous l'avons dit, ses parents avaient gardé quelques débris du patrimoine familial, notamment le « Garbenhof », où il s'installe. Il s'y occupe d'alchimie et d'astrologie, préparant vraisemblablement ses « Pronostics pour l'Europe pendant les années 1530 à 1534 », qu'il publiera à Nuremberg chez F. Peypus à la fin de l'année 1529, en même temps que son « *De Morbo Gallico* », dont nous avons parlé ci-dessus, et un petit ouvrage sur le bois de Gayac « Vom Holtz Gayaco ». Dans cet opuscule il dénie au bois de gayac, alors fort en vogue, toute vertu antisiphilitique, à juste titre d'ailleurs.

Une masse de disciples, attirés par sa renommée, l'avait suivi à Esslingen ; la plupart étaient gens peu recommandables. Lui-même dira plus tard : « Mes disciples, au nombre de vingt et un, sont morts de la main du bourreau. Dieu les assiste ! Mais comment auraient-ils pu demeurer avec moi, eux que le bourreau attendait ? » (Déf. 6.)

Quittant Esslingen, Paracelse gagne Nuremberg. Son passage dans cette ville est signalé par l'écrivain Sébastien Franck dans sa chronique : « En 1529, dit-il, le D^r Théophraste von Hohenheim, médecin et astronome, est venu à Nuremberg ; c'est un homme étrangement merveilleux qui se rit de presque tous les docteurs et auteurs médicaux, et qui se moque de tous les médecins avec ses recettes, ses jugements et sa médecine. » Le 23 novembre 1529, il dédie son livre « Des Impostures des Médecins » à Lazare Spengler, conseiller de la ville de Nuremberg. Deux autres écrits sur le « mal français » sont interdits par le Conseil de la ville, qui refuse le permis d'imprimer, l'Université de Leipzig s'y étant opposée.

Paracelse quitte alors Nuremberg ; il se rend à Beratzhausen, dans la vallée de Lavant (Lavanttal), d'où il adresse, en vain, une supplique au Conseil de la ville de Nuremberg (1^{er} mars 1530) pour faire lever l'interdiction. Il va demeurer plusieurs mois à Beratzhausen, préparant ses livres intitulés « *Paragranum* » et « *Paramirum* », ouvrages de polémique où il développe sa doctrine et attaque vivement ses adversaires. C'est pendant son séjour à Beratzhausen que lui arriva la mésaventure suivante : « Un certain Bastien Castner, habitant Amberg, à trente lieues de Beratzhausen, souffrait de douleurs aiguës à la jambe. Il avait en vain consulté plusieurs docteurs. On lui conseilla de faire quérir Paracelse, lui promettant de payer le louage d'un cheval pour le voyage, de lui donner le gîte, la nourriture en plus des honoraires. Tout d'abord, Paracelse refusa d'aller aussi loin ; mais on

finit par le persuader : il se mit en route, atteignit Amberg et réclama l'argent promis pour la monture ; on le lui refusa net. Il voulut s'en retourner de suite, mais fut induit par d'autres promesses à voir le patient et à entreprendre la cure. On lui donna une chambre misérable, des repas insuffisants dans la maison du malade. Bientôt il découvrit la cause du mal et son traitement donna promptement les meilleurs résultats, lorsque le beau-frère du malade, un D^r Burtzli, fit irruption dans la chambre, vola les médicaments, congédia Paracelse afin de procéder lui-même à la cure. Tout ceci est raconté par Hohenheim dans la préface d'un traité « Concernant le Mercure, daté de mon désert à Amberg, de mon logement, le 12 juillet 1530 ». Il conseille à tous les médecins de se méfier des patients qui offrent le gîte et la table dans leurs maisons. » (Stoddart.) C'est à Amberg que Paracelse reçut une lettre de son père ⁽³⁾ qui, ayant plus de foi que jamais en l'alchimie, lui annonce qu'il a trouvé un procédé pour préparer une matière dont une partie transmue quinze parties de mercure en or. Il lui donne ce procédé mais en omettant volontairement la préparation d'un des ingrédients pour laisser à son fils le plaisir de la trouver lui-même et aussi par prudence, car, ajoute-t-il, « je ne sais si tu es ou non à Ohmberg (Amberg) et on ne confie pas de lettre à de tels compagnons » ; il fait allusion à la famille du malade dont il a été question ci-dessus. Paracelse répondit « j'es-

(3) Cf. J. J. CHYMIPHILUS. — Der wahren chymischen Weisheit Offenbahrung, 1720.

time que l' « *oleum salis* » ou vitriol est le tour de main que mon père ne voulait pas me dire ». Paracelse croyait aussi fermement à l'alchimie ; il devait écrire plus tard quelques ouvrages sur ce sujet.

Nous retrouvons ensuite sa trace à Esslingen, pour la deuxième fois, puis à Saint-Gall, où il se trouve en mars 1531. Il y achève son ouvrage fondamental, le « *Paramirum* », qu'il dédie le 15 mars à Joachim Watt, Stadtarzt et bourgmestre de Saint-Gall. En août 1531, une comète ayant fait son apparition, il se hâte d'écrire un opusculé sur cette comète, où il explique son apparition d'après des passages de la Bible. Il envoie cet opusculé au pasteur Leo Jud, à Zurich, qui le fait imprimer. Un deuxième écrit sur le même sujet, en décembre 1532, a moins de succès ; il est supprimé parce qu'il n'est pas favorable à la Réforme. Paracelse se dirige alors vers le pays d'Appenzell, où il va rester assez longtemps et où il connaîtra toutes sortes de vicissitudes. A ce moment, la médecine passe au second plan de ses préoccupations ; ce qui l'intéresse c'est la théologie, et, toujours aussi plein de fatuité, il n'hésitera pas à se décerner lui-même le titre de docteur en théologie, quoique n'y ayant aucun droit. « Sous le nom de Hohenheim apparurent un grand nombre de dissertations non seulement médicales mais aussi théologiques. Aujourd'hui encore, la ville de Leyde possède deux grands manuscrits contenant 90 dissertations théologiques sur 2.000 pages in-folio, qui sont attribuées à Paracelse. Déjà son contemporain Conrad Gessner dit qu'il écrivit un ouvrage de théologie et qu'il le dédia à l'abbé de Saint-Gall. L'éditeur Stariz

prétend, en 1618, qu'il y avait encore une pleine charrette de volumes in-folio traitant de théologie et écrits par Paracelse.

Aujourd'hui, le D^r Matthiessen, dans la nouvelle édition des OEuvres complètes de Paracelse, estime que dix volumes entiers lui seront nécessaires pour loger les écrits religieux, non publiés jusqu'alors, de celui-ci. » ⁽⁴⁾ Ces écrits datent des années 1532-33.

On retrouve ensuite la trace de Paracelse à Hundwill et Urnäsch, dans le canton d'Appenzell (été 1533); c'est la période la plus aiguë des luttes confessionnelles, et Paracelse, avec ses théories bizarres, n'est pas toujours bien accueilli par les paysans. D'autre part, ce métier de prédicateur ambulante n'enrichit pas son homme et Paracelse tombe dans la misère. Aussi il se résoud à quitter ce pays et se rend à Innsbruck, mais là : « la pauvreté me fut jetée à la figure par un bourgmestre, qui, par aventure à Inspruck, avait vu des docteurs en habits de soie à la cour des princes, et non en haillons déchirés, brûlés par le soleil. Maintenant la sentence est rendue, pour eux je ne suis pas un docteur. »

Il traverse alors le col du Brenner et vient chercher fortune à Sterzing ; ici également, vu sa mauvaise mine, il est mal reçu et doit s'en aller. A Meran, où il se rend ensuite, son sort s'améliore ; lui-même dit « qu'il y a trouvé honneur et bonheur ». En 1534, la peste ayant éclaté à Sterzing, il écrit son petit livre « Von der Pestilenz an die Statt Stertzingen », qui ne devait être publié qu'après sa mort, en 1576, à Stras-

(4) R. NETZHAMMER. — Theophrastus von Hohenheim, *Schweiz. med. Wochenschrift*, 1926.

bourg. C'est dans la préface de ce livre qu'il raconte ses vicissitudes dans le pays d'Appenzell, à Innsbruck et à Sterzing.

Pendant le printemps et l'été de l'année 1535, il parcourt le Vintschgau, la Valtelline, l'Engadine et arrive à Pfäfers, près de Ragatz. Là jaillissent des eaux thermales célèbres, connues depuis le ^{xiii}^e siècle, et qui étaient exploitées par les moines du couvent de cette localité. « L'accès de la source (située dans les profondeurs des gorges de la Tamina) était loin d'être facile ; il était même des plus périlleux : c'était par des cordes et des échelles qu'on se faisait dévaler dans l'abîme. On y descendait avec des provisions ; on s'installait tant bien que mal, puis on se faisait remonter par les moines. L'abbé Jean-Jacob Bussinger fut celui qui, en 1543, fit établir le premier escalier de bois qui mit en communication le fond de la gorge avec le plateau supérieur de la rive droite. Ce fut ce même abbé Bussinger qui rédigea le premier règlement administratif des bains de Pfäfers ; il eut aussi la main assez heureuse pour faire étudier cette source par le célèbre médecin Théophraste Paracelse. » ⁽⁵⁾ Paracelse écrivit un petit livre sur les bains de Pfäfers, qu'il dédia à l'abbé Bussinger, le 31 août 1535, et cet écrit parut la même année, imprimé sur 12 pages. ⁽⁶⁾ Il eut un certain succès et il est encore considéré comme une des meilleures productions de Paracelse.

Nous le retrouvons ensuite sur le chemin de la Sorabe ; il séjourne notamment à Memmingen et à

(5) RAGATZ-PFÄFERS. — Notices sur cette contrée et sur ses bains, par A. Ceresole, Zurich, p. 95.

(6) Von dem Bad Pfeffers in Oberschwytz..., 1535.

Mindelheim. Il arrive enfin à la ville impériale d'Ulm, où il voulut faire imprimer chez Hans Varnier son œuvre monumentale, « la Grande Chirurgie » (Die Grosse Wundarzney), entreprise qui fut arrêtée par suite de défauts dans l'exécution typographique. Paracelse se rend alors à Augsbourg pour trouver un autre imprimeur. Ce fut Heinrich Steiner qui, en l'été 1536, éditait cette œuvre célèbre. Elle est dédiée à l'empereur Ferdinand I^{er} (7 mai 1536).

Au printemps 1537, il se remet en route et atteint Efferding, sur le Danube, puis Kromau, en Moravie, où il est appelé pour soigner le maréchal héréditaire Johann von der Leipnick. C'est là aussi que fut terminé le troisième livre de la « Grande Chirurgie », également dédié à Ferdinand I^{er} (la dédicace porte : Kromau, le 4 juin 1537), les premiers livres de l'« *Astronomia magna* », le « Livre des maladies tartaréennes » et la version allemande des « *Defensiones* » et du « *Labyrinthus medicorum errantium* ».

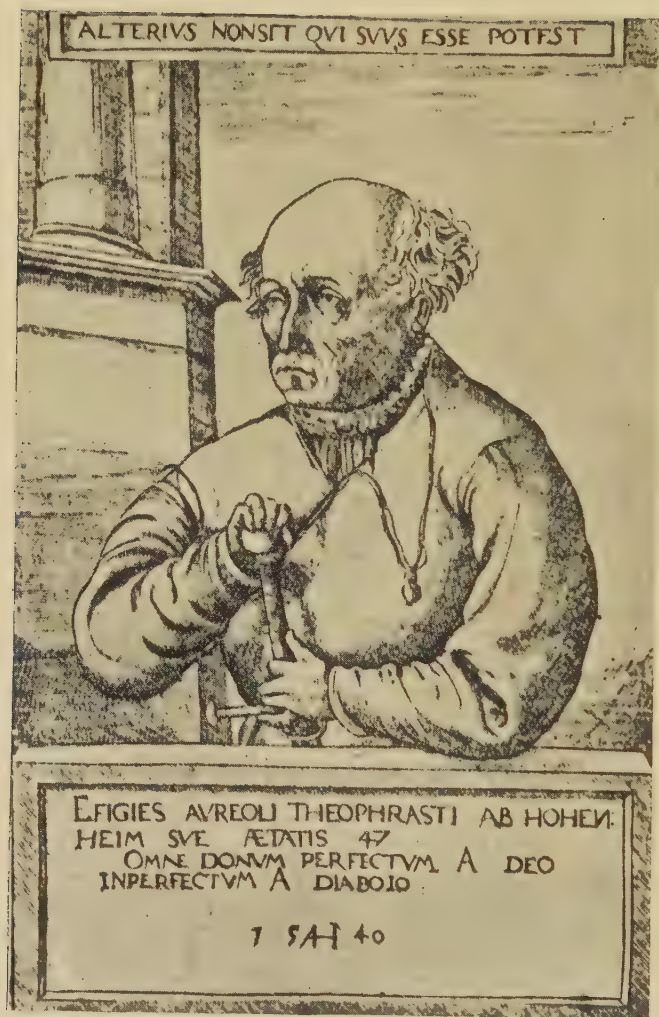
Laissant le maréchal très satisfait de ses soins, Paracelse se dirige vers le sud, le long de la vallée de la March, vers Vienne. Chemin faisant, il s'arrête à Presbourg, où il arrive le vendredi avant la Saint-Michel 1537 ; il y fut bien reçu, le magistrat de la ville, Blasius Richter, donna un dîner officiel en son honneur.

Peu après, toujours en 1537, il arrive à Vienne. Il est reçu deux fois en audience particulière par Ferdinand I^{er}, à qui il avait dédié sa Grande Chirurgie. Crato von Crafftheim, médecin de l'empereur Maximilien II, raconte que : « Paracelse a dit au souverain, sans émotion et avec simplicité, qu'il n'avait pas l'intention de

disputer avec ses docteurs ; qu'il leur laissait leurs vieilles connaissances et leur art périmé, que lui gardait le sien. Il dit surtout n'être pas enthousiasmé de ses collègues viennois, ajoutant qu'ils évitaient toujours de se rencontrer avec lui ou même de parler de ses méthodes modernes chimiques de traitement et de la chimie physio-pathologique. Paracelse dit cela avec beaucoup d'enjouement et conclut avec une fine ironie : « Ils ont trouvé qu'il était mieux lorsque je suis à la cathédrale Saint-Etienne, d'être au Haut-Marché ; et si je vais au Lugeck, d'aller à Saint-Laurent. » (7) En tout cas, il semble s'être trouvé fort bien à Vienne, car : « il ne manque pas de bons compagnons, dit-il dans le Livre d'Hôpital, avec lesquels j'ai dépensé mon argent sur les bords du Danube. »

Toujours en cette même année 1537, il se rend à nouveau à Villach, en Carinthie, où, entre temps, son père était mort le 8 septembre 1534. Là et à Sankt-Veit, aux environs, il travaille la chimie minérale ; les mines de la vallée de Lavant lui en offraient une belle occasion. Le 12 mai 1538, le Conseil de la ville lui délivre, sur sa demande, une attestation de la mort de son père, Wilhelm Bombast von Hohenheim, et déclare officiellement qu'il en est le fils unique et l'unique héritier : « Nous Juges, Sénat et peuple de la cité de Villach, faisons savoir par ces lettres patentes que l'honorable, très savant et célèbre Maître Guillaume Bombast de Hohenheim, licencié ès-Médecine, a habité près de nous en la cité de Villach, comme citoyen de

(7) Cf. STRUNZ. — Paracelsus in Oesterreich. *Wiener kl. Wochenschrift*, 1907.



PARACELSE à l'âge de 47 ans (1540)
(Gravure d'après le portrait exécuté par Aug. Hirschvogel)

cette ville, l'espace de 30 ans environ, et durant tout ce temps s'est comporté honorablement et louablement envers chacun... il a passé de vie à trépas en ce lieu, l'an passé, trente-quatrième du siècle, le jour de la Nativité de la Vierge Marie... Le fils naturel et légitime dudit Guillaume Bombast, et son plus proche héritier, est l'honorable et très savant Maître Théophraste Bombast de Hohenheim, Docteur des deux Médecines, et lui seul reconnu pour son fils légitime et son héritier vivant le plus proche par le susdit Maître Guillaume Bombast... Fait le jour du dimanche Jubilate, douzième jour de mai, la 1538^e année de la Naissance du Christ notre Sauveur. »

Georges-Joachim Rheticus (médecin contemporain et partisan de Paracelse) raconte qu'à cette époque séjournait à Sankt-Veit le médecin du roi de Pologne, Albert Basa, que Paracelse émerveilla par ses cures. Il reste en ces lieux jusqu'en 1539, mais nous ignorons ce qu'il fit ensuite, au cours des années 1539 et 1540. Nous savons seulement que c'est en 1540 qu'Augustin Hirschvogel exécuta son portrait ; Paracelse était alors âgé de 47 ans. Sa figure est creusée, son crâne est dégarni au sommet ; il tient devant lui sa lourde épée à deux mains qu'il dit tenir d'un bourreau, et dont le pommeau contient l'« Azoth » mystérieux des philosophes hermétiques.

On retrouve ensuite sa trace à Augsbourg, à Munich, à Grätz et à Breslau, en Silésie, où il se trouve au début de janvier 1541, puis à Vienne, où il passe pour la seconde fois. Au printemps 1541, déjà malade, il est en route pour Salzbourg, sa dernière station. Il

passé par Ischl, Schober, près du Fuschlsee, sur le territoire de Strobel, d'où il envoie une lettre (15 avril 1541) à son ami Jakob Töllinger ; il semble pressentir, malgré le printemps naissant, que les plus mauvais jours ne sont pas loin où, selon son expression, « les visages des gens aux fenêtres deviennent sombres. » (Strunz)

Au mois de mai, il arrive à Salzbourg et s'installe au coin du Platzl, sur la rive droite de la Salzach. Quelques mois après, tombé sérieusement malade, il se transporte, pour des raisons inconnues, à l'auberge « Zum Weissen Ross » » (auberge du Cheval Blanc), dans la Kaigasse (rue du Quai), sur la rive gauche de la Salzach.

Le jour de la Saint-Mathieu (21 septembre), vers midi, par devant le notaire impérial Hans Kalbsohr, six témoins et son serviteur Clauss Frachmaier, il fait son testament. Dans ce testament il est dit que « Le très savant et honoré Maître Théophraste von Hohenheim, Docteur en Science et en Médecine, faible de corps, assis sur un lit de camp, mais d'esprit lucide... », règle son enterrement, qui aura lieu à l'église de Saint-Sébastien, où on chantera les Psaumes 1, 7, 30. Entre le chant des Psaumes, chaque pauvre qui se trouvera devant l'église recevra un denier. Viennent ensuite les legs : à Maître André Wendl, Docteur de Salzbourg, ses livres, ses instruments et ses drogues ; puis quelques autres legs ; le reste ira aux pauvres, aux indigents, après paiement de ses dettes.

L'inventaire de ses livres, qui est court, est assez

significatif, les livres et manuscrits religieux y dominent. Le voici :

Une petite Bible ;

Un Nouveau Testament ;

La concordance des Bibles ;

Les commentaires de saint Jérôme sur les Évangiles ;

Un livre de médecine, imprimé ;

Sept manuscrits et d'autres recueils semblables ;

En outre des recueils théologiques attribués à Théophraste (Paracelse).

Son épée n'est pas mentionnée dans le Testament, on ignore à qui elle fut donnée.

Trois jours plus tard, le 24 septembre 1541, Paracelse meurt, âgé de 48 ans. Le corps fut enseveli dans le cimetière de l'église Saint-Sébastien, selon sa volonté. Les causes de sa mort sont mal connues. Sudhoff, après avoir passé en revue ⁽¹⁾ les différentes explications qui en ont été données depuis le xvi^e siècle, conclut qu'il est maintenant certain que Paracelse est mort naturellement. On a, en effet, prétendu successivement : qu'il avait été empoisonné par ses ennemis ; qu'il s'était empoisonné lui-même en voulant expérimenter un contre-poison ; que ses ennemis l'avaient jeté dans un précipice. Cette dernière version sembla devoir l'emporter lorsque le Docteur von Sommering, au début du xix^e siècle, examinant le crâne de Paracelse, y découvrit, sur le côté gauche, une fissure. Les recherches ultérieures du D^r Karl

(1) K. SUDHOFF. — An Hohenheim's Todestage. *Deutsche Med. Wochenschr.*, 1891, pp. 1114-1117.

Aberle ⁽²⁾ ont démontré que cette fissure était postérieure à la mort et remontait vraisemblablement à l'exhumation effectuée en 1752.

Cet examen du crâne de Paracelse a eu aussi comme conséquence de montrer qu'il présentait une ossification prématurée de ses sutures et devait être rangé dans le groupe des prognathes microcéphales.

Le tombeau de Paracelse existe encore ; un de ses exécuteurs testamentaires, Michael Setznagel, y avait fait placer une dalle de marge rouge avec l'inscription suivante ⁽³⁾ :

CI-GIT

PHILIPPE THEOPHRASTE

Célèbre docteur en médecine qui, par son art merveilleux, sut guérir les blessures les plus cruelles, la lèpre, la goutte, l'hydropisie et d'autres maladies réputées incurables. Il passa de vie à trépas en l'an 1541, le vingt-quatrième jour de septembre, et légua ses biens aux pauvres pour leur être distribués.

PAIX AUX VIVANTS

REPOS ÉTERNEL AUX MORTS

(2) C. ABERLE. — Grabdenkmal, Schädel und Abbildungen des Theophrastus Paracelsus, Salzburg, 1886-1888.

(3) *Conditur hic Philippus Theophrastus insignis Medicinæ Doctor, qui dira illa vulnera, Leporam, Podagram, Hydroposim, aliaque insanabilia corporis contagia, mirifica arte sustulit, ac bona sua in pauperes distribuenda collocandaque honoravit. Anno M. DXXXXI Die XXIII. Septembris vitam cum morte mutavit. Pax vivis, Requies æterna sepultis.*

Cinquante ans plus tard, à la suite de la construction de la chapelle de Saint-Gabriel dans le cimetière, ses ossements et la dalle furent transférés dans un sépulcre, contre le mur de l'église de Saint-Sébastien. En 1752, l'archevêque Andreas von Dietrichstein fit ériger une pyramide de marbre sur un piédestal dans lequel on sertit la vieille plaque de marbre rouge. Les ossements furent placés dans une niche creusée à l'intérieur de la pyramide et fermée par une petite porte en fer. Le portrait de Paracelse devait être placé sur cette porte, mais par suite d'une erreur on y substitua celui de son père. Ce n'est qu'en 1869 que l'erreur fut découverte par le Professeur Seligmann.

Le monument, surmonté d'une urne, fut placé sous le porche de l'église qui s'ouvre dans la Linzergasse, et s'y trouve encore. La pyramide porte l'inscription suivante : « Le portrait de Philippe Théophraste Paracelse, qui a acquis une si grande renommée dans le monde par son or chimique, et ses ossements, tirés du sépulcre, ont été placés ici par les soins de l'Eglise, 1752, jusqu'au jour de sa résurrection. » ⁽⁴⁾ Cette inscription montre qu'au XVIII^e siècle on considérait davantage l'alchimiste que le médecin dans Paracelse.

(4) *Philippi Theophrasti Paracelsi qui tantam orbis famam ex auro chymico adeptus est, Effigies et Ossa, donec rursus circumdabitur pelle ejus, sub Reparatione Ecclesiæ, MDCCLII, ex sepulchrali tabe eruta, heic locata sunt.*

DEUXIÈME PARTIE

L'œuvre de Paracelse

Son étendue, son obscurité

Les écrits attribués à Paracelse sont fort nombreux, au point que beaucoup d'auteurs en considèrent un assez grand nombre comme douteux ou apocryphes. Il faut en effet remarquer que, durant sa vie, Paracelse ne publia que fort peu de livres ; la plupart de ses écrits ne parurent qu'après sa mort, par les soins de ses admirateurs, notamment Adam von Bodenstein, Michael Toxites et Gérard Dorn. M. Sudhoff en a donné une énumération détaillée, par ordre chronologique, comprenant les diverses réimpressions dont ils furent l'objet. Le total atteint le nombre inusité de 525 ouvrages imprimés et 169 manuscrits. ⁽¹⁾

Voici la liste des ouvrages publiés du vivant de Paracelse :

En 1529 :

Sur le bois de gayac (*Vom Holtz Guaiaco*).

Sur le mal français (*De morbo gallico*).

(1) K. SUDHOFF. — *Versuch einer Kritik der Echtheit der Paracelsischen Schriften*. 2 vol., Berlin, 1894-98 et 1899,

Pronostics pour l'Europe pendant les années 1530 à 1534.

En 1530 :

La Pratique (*Practica*).

Des impostures des médecins (trois livres sur le mal français).

En 1531 :

Considérations sur la comète apparue au Hochberg au milieu du mois d'août 1531. (Umlegung des Cometen erschynen in Hochberg zu mitten Augusten anno 1531.)

En 1535 :

Sur les Bains de Pfeffers (Von dem Bad Pfeffers).

En 1536 :

Premier et deuxième livre de la « Grande Chirurgie ». (Erste und zweite Bücher des Grosses Wundartzney.)

Pronostics pour les vingt-quatre années à venir. (*Prognosticatio ad vigesimum quartum usque annum duratura.*)

On voit que beaucoup d'ouvrages importants n'y figurent pas ; ils ne devaient paraître que dans la deuxième moitié du xvi^e siècle. Tels sont :

Le *Paragranum*, le *Paramirum*, le *Labyrinthus*, le Livre des maladies tartaréennes, etc...

Quiconque a eu entre les mains un ouvrage de Paracelse a été, dès l'abord, rebuté par son obscurité apparente. Le Clerc a dit ⁽²⁾ fort justement à ce sujet :

(2) LE CLERC. — *Hist. de la Médecine*,

« Je commencerai par dire un mot de l'obscurité dont Paracelse s'enveloppe partout... Il s'est plu à forger des noms barbares qui ne sont tirés d'aucune des langues connues, et dont personne ne saurait montrer l'origine, tels que sont ceux de « *Paramirum* », de « *Paragranum* », qui sont les titres qu'il donne à quelques-uns de ses livres. ⁽³⁾

On trouve encore dans ses écrits les mots suivants : *Iliadus* ou *Iliadum*, *Iliaster*, *Idechtrum*, *Domor cagastrium*, *Cagastricum*, *Pagoycum*, *Relolleus*, *Cherionius*, *Evester*... et d'autres semblables en grand nombre. Paracelse ne se contente pas de se servir de mots qui n'ont aucun sens par eux-mêmes, il en emploie aussi dont la signification est très connue, mais en leur en donnant une autre toute différente. ...S'il expliquait clairement ce qu'il entend par ces noms, on pourrait lui pardonner de les avoir inventés, mais l'explication qu'il en donne, ou que l'on trouve dans les écrits de ses sectateurs, est le plus souvent aussi obscure qu'ils sont barbares et inintelligibles. »

C'est une des caractéristiques du Moyen-Age et de la Renaissance d'avoir caché bien souvent les connaissances scientifiques sous des mots obscurs pour éviter, disait-on, d'avilir la science, mais Paracelse a poussé ce souci à l'extrême et il ne parle souvent que par énigmes.

« Il ne faut pas croire, dit Lenglet-Dufresnoy, que s'écartant de la conduite des autres Médecins, il daignât seulement les suivre dans leur manière de parler.

(3) Nous avons montré, dans la première partie, ce qu'il fallait penser de ces noms.

Ce sont ces obscurités affectées qui ont produit ces commentaires et ces divers dictionnaires que l'on a formé sur ses ouvrages, et malgré cela on a encore bien de la peine à les entendre. » (4).

On trouvera la liste des ces dictionnaires à l'index bibliographique. Disons tout de suite qu'ils ne sont que de peu d'utilité ; ceux qui les ont écrits se sont contenté de paraphraser les explications de Paracelse, et ce sont leurs interprétations, souvent discordantes, qu'ils nous apportent, sans nous éclairer.

Aussi, il nous a paru nécessaire, avant d'entreprendre l'analyse de l'œuvre médicale de Paracelse, de développer succinctement les principes sur lesquels il s'appuyait. La connaissance préalable de ces principes est nécessaire pour la compréhension de ses écrits. On pourra alors juger ces derniers en toute connaissance de cause.

Bases de la doctrine de Paracelse

Paracelse a beaucoup moins inventé qu'on ne croit ; il n'a fait que développer, et surtout appliquer à la médecine, des théories qui avaient cours depuis la plus haute antiquité, ainsi que nous le montrerons.

Sprengel l'a bien compris qui dit notamment : « Il ne survient ordinairement point de révolution dans les

(4) LENGLET-DUFRESNOY. — *Histoire de la Philosophie hermétique*, tome I, p. 279.

sciences sans que les esprits y soient déjà préparés... Enfin s'élève un homme hardi, guidé par la froide raison ou par l'enthousiasme, qui sape les fondements déjà ébranlés de l'ancienne théorie, et qui fait connaître à ses contemporains des principes en apparence nouveaux, mais dont les germes se trouvent déjà, soit dans les opinions de ceux qui l'ont précédé, soit dans les idées généralement admises à l'époque de son existence. » (1).

Paracelse a classé de la façon suivante, dans son livre intitulé *Paragranum*, ce qu'il appelle les véritables fondements ou colonnes de la Médecine : « Etant en sûreté dans la Germanie, et croyant pouvoir être utile à ma patrie, j'expose devant vous tous la base et le fondement sur lequel s'élèvent et s'appuient les colonnes de ma médecine... à savoir :

la philosophie,

l'astronomie,

l'alchimie,

la vertu, c'est-à-dire les qualités et les vertus
du Médecin.

(Préface du *Paragranum*).

Plein d'orgueil et de rancœur (Paracelse écrivit ce livre après sa fuite de Bâle), il ajoute :

« La même raison qui me fait proposer ces quatre colonnes doit vous les faire admettre aussi. Vous me suivrez et je ne vous suivrai pas. Vous me suivrez, dis-je, toi Avicenne, toi Galien, toi Rhasès, toi Montagna-

(1) SPRENGEL. — *Hist. de la Médecine* (trad. Jourdan), t. III, Causes préparatoires, p. 198).

na, toi Mésué. Ce n'est pas moi qui vous suivrez, mais c'est vous qui marcherez à ma suite, vous médecins de Paris, de Montpellier, de Suède, de Misnie, de Cologne, de Vienne, des bords du Rhin et du Danube, des îles maritimes, médecins italiens, dalmates, athéniens, grecs, arabes, juifs. Je ne vous suivrai pas, mais vous me suivrez, et aucun de vous en quelque lieu qu'il se cache, n'évitera que le chien ne lève la cuisse sur lui. Je serai monarque ; cette monarchie sera la mienne. Je l'administrerai et je retrousserai vos reins. Ah ! c'est moi qu'il vous plaît d'appeler Cacophrastus ? *Haec merda vobis edenda est.* » (Préf.)

Le mot y est ; mais il faut être Paracelse ou poète pour oser l'écrire, dit M. Daremberg.

Après cette belle entrée en matière, voyons à quoi se réduisent ces fondements ou colonnes de la Médecine.

1. — LA PHILOSOPHIE

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur la philosophie de Paracelse ; elle est assez nébuleuse et de peu d'intérêt. Ce qui n'empêche que Paracelse la prisait fort, tandis qu'il accablait de sarcasmes l'ancienne philosophie :

« L'écume, quoiqu'elle soit la partie la plus impure de ce que contient une marmite, nage cependant à la superficie et couvre ce qui se trouve de meilleur en dessous ; comme elle en reçoit un certain goût, on la compte parmi les choses qui se mangent ; mais elle est réservée aux chiens et aux chats. On doit dire la même chose de l'ancienne philosophie. »

2. — L'ALCHIMIE

Paracelse fait l'éloge de l'alchimie en toute occasion. Nous avons vu qu'il avait eu de fort bons maîtres en cette science, à commencer par son père. D'ailleurs, après sa mort, sa gloire de médecin devait s'effacer progressivement devant sa renommée d'alchimiste ; l'inscription de la pyramide érigée sur son tombeau en 1752 le témoigne assez ⁽²⁾.

« Sans une connaissance parfaite de l'Alchimie, le médecin emploiera en vain toutes les ressources de son art », dit-il, dans le *Paragranum*.

L'alchimie comprend une partie pratique : la transmutation des métaux vulgaires, imparfaits en métaux parfaits (or et argent), et une partie théorique, la seule qui nous intéresse ici, qui enseigne la constitution de la matière. Pour Paracelse et les alchimistes il y a 3 éléments, dont la combinaison variable suffit à réaliser toutes choses :

« Tout élément (feu, terre, eau, air) se divise en 3 parties, lesquelles cependant existent sous la même apparence, la même forme, la même couleur, la même figure et la même manière d'être ⁽³⁾, à savoir :

Le sel ou baume,

Le soufre ou résine,

Le mercure ou partie liquoreuse ou *gotaronium*.

Ces trois parties produisent toutes choses...

(2) Cf. Première partie, p. 59.

(3) Tout cela pour dire qu'on ne saurait les reconnaître à l'œil nu ; ainsi par exemple l'eau qui paraît homogène doit être considérée, selon eux, comme formée de 3 matières.

Chaque corps est constitué par ces trois parties et n'en a ni plus ni moins. Elles produisent les métaux, les minéraux, les pierres, les arbres, les plantes ; en un mot tout ce qui a vie ou ne l'a pas. » (4). « Trois substances composent tout l'homme, ce sont : le soufre, le mercure et le sel... » (*Opus Paramirum*). Pour mieux faire comprendre ce que sont ces trois principes, Paracelse prend la comparaison avec le bois qui brûle : ce qui s'enflamme est du soufre, ce qui s'élève en fumée est du mercure, ce qui se réduit en cendres est du sel.

Il faut noter, en effet, que Paracelse et les alchimistes n'entendent ni le sel, ni le soufre, ni le mercure vulgaires ; mais trois principes auxquels ils donnent ces noms par analogie. Toutes choses sont donc constituées par ces trois principes, et leurs différences entre elles proviennent de la différence de leur soufre et des proportions des trois principes susdits. Le mercure est la matière première dépourvue de forme, le soufre est le principe formel qui détermine la matière, le sel est le lien entre le mercure et le soufre, de même que l'esprit est le lien entre le corps et l'âme. C'est là une doctrine qui se perd dans la nuit des temps ainsi que le prouvent notamment les papyrus égyptiens. Paracelse n'en est pas l'inventeur, tout au plus admet-on qu'il a introduit la notion du sel, troisième principe, qui est le lien des deux autres.

(4) *Labyrinthus Medicorum*, IV^e livre.

3. — L'ASTRONOMIE

L'astronomie de Paracelse s'apparente beaucoup plus à l'astrologie qu'à l'astronomie véritable ; elle mérite néanmoins que l'on s'y arrête quelque peu car, avec l'alchimie, elle est à la base de sa doctrine. Elle repose sur une relation prétendue entre le Macrocosme et le Microcosme. « Le premier des principes de Paracelse, dit Le Clerc, roule sur l'attention que les médecins doivent avoir à l'analogie qu'il suppose être entre le grand monde, ou le monde entier (macrocosme), et le petit monde ou le corps de l'homme (microcosme). C'est aussi du même auteur et de ses disciples qu'est venue l'opinion d'une prétendue convenance (correspondance) des principales parties du corps de l'homme avec les planètes... comme il se trouve pareillement sept métaux, ou minéraux, qui conviennent (correspondent) avec les sept mêmes planètes. » Voici, maintenant, le détail de ces relations d'après Paracelse lui-même : « Vous appelez l'homme microcosme, et nous ne rejeterons pas cette dénomination. Comme le ciel avec son firmament, ses constellations, l'homme sera constellé. Il y a sept parties dans le corps qui ne demandent aucun aliment, mais se suffisent à elles-mêmes, comme les sept planètes... Après ce que nous avons dit de Jupiter et du foie, il faut croire également que le fiel (la vésicule) est Mars, le cerveau est la Lune,

Note. — On trouvera dans la thèse de M. ROLLET : *Médecins astrologues* (Paris, 1910), une reproduction d'une gravure ancienne, qui illustre ces relations.

le cœur le Soleil, la rate Saturne, le poumon Mercure, les reins Vénus. »

(*Paramirum, de Ente naturali.*)

Cette théorie de la correspondance, ou plutôt de l'influence des astres, ne se bornait pas au corps humain, elle existait également pour les métaux et les minéraux :

L'or correspondait au Soleil.

L'argent à la Lune.

Le plomb à Saturne.

Le mercure à Mercure (d'où son nom).

Le cuivre à Vénus.

L'étain à Jupiter.

Le fer à Mars ⁽⁵⁾.

De même pour les plantes. Comme nous l'avons déjà dit, Paracelse n'a presque rien inventé. Cette théorie des concordances remonte à la plus haute antiquité. Hermès Trismégiste ne dit-il pas dans la Table d'émeraude : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas... » M. Bérjottes, dans sa thèse, montre comment cette concordance s'appliquait aux plantes : « viennent ensuite, toujours de date incertaine, les écrits grecs et latins, transmis d'âge en âge, qui traitent des herbes des sept planètes... ils sont habituellement attribués à Hermès Trismégiste... Un traité d'Hermès Trismégiste à Esculape au sujet des herbes des sept astres, ...ces herbes sont :

(5) Comme chaque métal correspondait à un astre, on prit l'habitude de le représenter par le symbole qui désignait cet astre : ☉ pour l'or, ♂ le fer, etc... Ce fut la première table de symboles chimiques.

1° Soleil, l'herbe dite chicorée.

2° Lune, l'herbe aglaophante ou pivoine.

3° Saturne, l'herbe aeizoon, gazon des toits, jou-barbe.

4° Jupiter, l'herbe eupatoire.

5° Mars, l'herbe peucédane.

6° Vénus, l'herbe pennacée ou capillaire.

7° Mercure, l'herbe phlomos, molène ou bouillon blanc ⁽⁶⁾.

Paracelse n'a donc fait que reprendre des théories fort anciennes, plus ou moins oubliées. Il ne fut d'ailleurs pas le seul. Sprengel dit, avec raison : « Henri-Corneille Agrippa de Nettesheim, allia, avant Paracelse même, la cabale à la médecine ⁽⁷⁾. Les échelles de l'unité, où Agrippa montre la correspondance des choses dans les différents mondes, bien que dépourvues de bon sens, sont intéressantes pour l'histoire de la théorie de Paracelse. Je joins ici l'échelle du septénaire (*Scala Septenarii*), parce que Paracelse en a fait un grand usage dans la médecine. »

CONSÉQUENCES

De cette théorie des concordances devait résulter :

a) LA MÉDECINE ASTROLOGIQUE

« Hippocrate accorde une grande importance à l'état du ciel, ce que les commentateurs ont appelé

(6) BÉJOTTES (J. B.). — Le « Livre sacré » d'Hermès Trismégiste, *Thèse de pharmacie*, Bordeaux, 1911.

(7) Rappelons qu'Agrippa fut en même temps que Paracelse, élève de l'abbé Trithème. Cf. première partie.

cælorum vis. A côté de la colère des dieux, il place l'influence du ciel comme principale cause des maladies. Il existe trois causes de maladies : les troubles des humeurs, le traumatisme et l'influence du ciel. En conséquence, suivant que telle ou telle humeur dominera dans l'organisme, que tel astre sera prépondérant, apparaîtra telle ou telle maladie. » (8)

En thérapeutique, pour agir sur le cœur, par exemple, on emploiera l'or ; de même l'argent pour le cerveau. De la même manière, le bouillon blanc, qui est sous l'influence de Mercure, agira sur le poumon qui est également soumis à cet astre. Mais s'il était facile d'établir pour les métaux leur correspondance avec les astres et, par suite, leur action thérapeutique, il n'en était pas de même pour les plantes qui sont, elles, fort nombreuses. C'est alors qu'intervient :

b) LA THÉORIE DES SIGNATURES

Pour faciliter la détermination de la nature de l'action curatrice des plantes, Dieu leur a donné une forme rappelant celle de l'organe sur lequel elles agissent : « Toutes les médecines (médicaments) ont aussi leurs formes : l'une est visible, l'autre invisible ; l'une est corporelle, élémentaire, l'autre est spirituelle, astrale. Il suit de là que tout médecin doit être pourvu d'un *herbier spirituel astral*.

C'est ce qui fait que les « *specula pennarum* » don-

(8) Th. PERRIER. — La médecine astrologique, Thèse Lyon, 1905.
Note. — On voit que Paracelse est, sur ce point, d'accord avec Hippocrate : il faut noter, en effet, que Paracelse, qui n'a guère ménagé les anciens, respectait Hippocrate et l'a même commenté.

nés en boisson guérissent les mamelles des femmes ; cela tient à ce que leur forme est celle des mamelles ; l'image du médicament gagnant le membre qui lui est dévolu. » (*Labyrinthus medicorum*, 6^e livre, ch. 10.)

c) LES ARCANES OU QUINTESSENCES

Les remèdes, minéraux ou organiques, ne sont donc actifs que par l'influence des planètes qui s'y trouve en quelque sorte emmagasinée. Il y aurait donc intérêt à isoler, le mieux possible, la partie spirituelle, astrale, seule active, de la partie corporelle, terrestre, inactive. Les médicaments ainsi obtenus sont les quintessences ou remèdes secrets (*arcana*), infiniment plus efficaces que les médicaments bruts. « Puisque la médecine (le remède) n'est rien sans le ciel, il faut qu'elle soit dirigée par le ciel ; et cette direction n'est autre chose que *la destruction par toi de la terre qui existe en elle* ; le ciel, en effet, n'aura d'influence sur la médecine qu'après la disparition de cette partie terrestre. » Cette séparation est le fait de l'alchimie ; d'où l'importance primordiale de celle-ci, selon Paracelse : « La nature ne produit rien qui soit instantanément parfait, mais elle laisse à l'homme le soin de perfectionner. On donne à cette opération de perfectionnement le nom d'Alchimie. » L'Alchimie perfectionnant les remèdes bruts donne les quintessences, et en perfectionnant les métaux permet leur transmutation en or, réputé le plus parfait des métaux.

d) L'ARCHÉE ET L'ALCHIMISTE

En toute chose Paracelse admet l'existence d'une force spirituelle d'origine astrale, nommée Archée (*Archäus*), qui régit cette chose. Une pareille force réside aussi en l'homme, *elle est indépendante de sa volonté*, et régit le cœur, les poumons, l'estomac, le foie, la rate..., en somme tout le système de la vie végétative. Paracelse semble avoir soupçonné l'existence du système neurovégétatif sous ce nom d'Archée.

L'Archée se manifeste notamment au niveau de l'estomac où il prend le nom d'Alchimiste, par analogie. En effet, à l'imitation de l'alchimiste homme, il s'occupe à séparer le bon du mauvais, les produits assimilables de ceux destinés à être excrétés. « Maintenant que nous avons discoursu sur l'Alchimiste, il me reste à vous dire que c'est Dieu seul qui l'a créé, afin qu'il sépare dans notre corps le bon de ce qui lui est contraire. » (*Paramirum, de Ente Veneni.*) Si l'Alchimiste n'est pas à la hauteur de sa tâche, il laisse du poison dans le corps, d'où les maladies attribuées, comme nous le verrons, au poison personnifié sous le nom d'*Ens Veneni*, par Paracelse.

4. LES QUALITES ET VERTUS DU MEDECIN

Les enseignements de Paracelse à ce sujet sont surtout d'ordre critique ; ses adversaires comme ses admirateurs s'accordent pour dire qu'il a dépeint, avec beaucoup de bonheur dans le style, les abus qui se faisaient alors.

« Il y a beaucoup de gens qui, sans être médecins, se mettent à l'ombre de la médecine par pure gloriole et pour paraître savants. Semblables médecins charlatanesques (surtout d'ordinaire riches et bien à leur aise) sont et se font valoir dans les monastères, et parmi ces gens oisifs qui ont coutume de se vanter, étant très pleins de vaine gloire, et n'épargnent leur peine et leur industrie à la guérison des religieux, sans autre apparence de guerdon que celle de leurs prières. Il s'en trouve d'autres qui exercent la médecine comme on mène la charrue, ou pour des présents, et pensent faire tort à leur dignité s'ils reçoivent quelque argent de leurs malades... Tout cela n'est que fumée et vanité, encore bien que leur finesse n'est pas des moindres ; car si le malade vient à mourir (étant avoués des grands) leur faute est excusable, et c'est contre l'expérience ordinaire qu'un tel accident est arrivé ; que s'il recouvre la santé, quels cris de joie n'entend-on pas, combien haut font-ils résonner la certitude d'un art qui ne saurait être mauvais ! et comme ils procèdent de l'autorité du sérénissime prince, les voilà après puissamment établis, et bandés sur les étriers comme un écuyer de Franconie.

Telle est la condition de ceux qui veulent faire la médecine, et ne veulent être médecins, comme ceux qui veulent être moines et médecins sous un habit bâ-tard, manquant la condition de l'un et de l'autre : ceux-ci ont accoutumé de se servir de personnes apostées, qui disent : ce médicament coûte beaucoup à monsieur mon maître, c'est pourquoi dis à ton maître qu'il fasse présent, en récompense, d'un cheval, ou

de quelque abbaye ou prieuré, et non pas de l'argent, dont l'usage est infâme et défendu... Après ceux-ci suivent quelques-uns dont les habits et la bourse sont plus pertuisés qu'un crible, et pourtant ne sont pas moins prompts à extorquer le teston que le coupeur de bourses ; ils se vantent d'avoir été grandement riches autrefois, mais maintenant par l'injure de la fortune ont perdu toutes leurs commodités : au cabaret, sans doute. Il y en a d'autres qui se vantent d'avoir autrefois tenu rang parmi les seigneurs de marque à fort beau train, qui toutefois se sont remis au service des princes, ayant à la suite de quelque bataille perdu tous leurs moyens demeurés pour butin au vainqueur. Les autres ont été chassés par le Turc de la Valachie et de la Transylvanie ; d'autres comme les apôtres allant planter l'Évangile, ont abandonné leurs femmes, leurs enfants et maisons ; d'autres se vouent à une pauvreté volontaire, parce qu'ils ne trouvent personne qui leur fasse du bien !... Ces Messieurs-là, quand ils parlent de la médecine, disent la posséder par l'inspiration du Saint-Esprit, et veulent faire accroire qu'il y a plus de vertus aux plantes que dedans le ciel, ou dans le paradis même. Ne sont-ce pas là de braves médecins ? Il s'en trouve d'autres qui mêlent à leurs recettes, et se servent en leurs cures, de l'astronomie, les autres de la géomance, pyromance, chiromance, hydromance. D'autres, s'essorant plus haut en leurs spéculations, comme plus mystérieux, usent de la narromance, c'est-à-dire nécromance ou lourdomance, et stultomance... Quelques-uns ne se servent absolument d'aucun aromate, d'aucune herbe, ni des écrits de Vales-

cus ; le simple papier suffit à leurs recettes, sur lequel ils écrivent, pour déguiser les mystères de leur art : *ixis pro fixis tetragrammaton, Johannes in Dolio, Iod, Vau, ante postque*, au haut et au bas, au pied et à la tête, marquent une croix à la fin, de peur que le diable n'emporte celui qui le peint... Il y en a encore une autre secte outre celles dont nous avons fait mention, qui est celle des Juifs... Ils font accroire aux faibles esprits que la source et le fondement de la médecine est en la langue hébraïque sans cependant considérer qu'entre les Juifs il n'y a jamais eu nul médecin. Ils mettent en jeu pour prouver leur dire, le rabin Moyse, et le livre de Nebulon, qui contiennent des canons très excellents par lesquels il enseigne de cueillir dans les prés les racines de raiponces pour en faire des salades. Maintenant ils disent que la connaissance de la médecine est en leur race comme héréditaire, encore que tous ceux qui en sont descendus aient été des fols, des sots, et sans esprit quelconque...

Il s'en trouve d'autres, imitateurs des précédents, et toutefois de plus grande considération qu'eux, qui savent beaucoup de logique vulgaire, mais de rhétorique point ; tels sont les vendeurs de thériaque et mithridat, qu'on appelle vulgairement des bateleurs, thériacleurs. Ceux-ci, si la vipère leur manquait, ne feraient point scrupule de mettre en son lieu des chauves-souris. Ils vendent pour un remède souverain contre la fièvre la coloquinte, pour les poumons et maladies d'icelui le rapontic, du gui de chêne pour les infirmités des femmes, et quelques remèdes très cachés pour toute sorte de maux plus dangereux, lesquels tou-

tefois après eux Dieu et tout le monde ignorent, et qu'ils n'enseignent qu'à l'oreille, sous pacte de (ne) les révéler. C'est la gentiane qui fait ces miracles-là. Quelques-uns savent chasser et faire sortir les vers... Il y a des vers qui sont de deux à trois aunes de long, plus ou moins, plus gros que le trou duquel il les disent être sortis, qu'ils ont pris dans des haies et des buissons, puis se vantent de les avoir chassés des intestins ou de l'estomac des hommes... Sans préjudice des arracheurs, ou plutôt maîtres briseurs de dents, qui en laissent les racines aux gencives, au lieu de les tirer... Il y en a d'autres qui, n'ayant l'esprit de mentir d'eux-mêmes, s'en vont à Montpellier pour en apprendre l'art des écrits d'Avicenne, à Paris la doctrine de Galien... Toutefois en leur boutique fainéants, ne sachant que faire, semblables à ces sépulcres blanchis, qui sont beaux au dehors, et dedans sont pleins d'infection et de pourriture... Tantôt pour faire les capables, et se faire estimer grands Grecs, ils appellent le haut mal épilepsie ; quelquefois pour montrer leur suffisance en la langue arabe ils nomment la colouquinte alhendal. Ils savent jusques à treize langues, outre celles dont les Pandectes font mention, et celle qui leur est la moins connue est l'allemande. Maintenant ils n'ont d'occupation qu'à découvrir la nature des choses, et d'ici à quelque temps ils seront gueux et misérables, à la suite de quelque chétif régiment. Quelquefois ils changent plutôt les yeux des dames bleus ou verts en couleur de charbon qu'en noir ; des laides ils les rendent belles ; de brunettes blanches, et de teint délicat ; de boiteuses et contrefaites, de taille droite et

bien proportionnée ; enfin ils ôtent la morve du nez... Aux Académies ils veulent être attentivement écoutés ; on les entend s'écrier : *In calendris tuis, domini auditores, quarta fen primi, de porcis, scripsit noster Avicenna. Recipe theriacæ, etc...* (*cum longa descriptione scilicet Galeni*)... En la médecine la plus grande imposture est exercée par les prêtres ou vicaires des saints qui métamorphosent les ulcères ouverts, qui sont produits des défauts de nature, en la pénitence de saint Jean, les autres en la vengeance de saint Kyriac, ou au feu de saint Antoine, et semblables choses. Ils enjoignent de dire des messes, de faire des jeûnes et oraisons, odorier ou sentir la main du saint sur l'eau des fonts baptismaux... ils feignent les saints médecins et se font les apothicaires de leurs eaux. » ⁽⁹⁾

« Quant à mes réponses dures et austères, voici ce que je dirai pour m'en excuser. Les médecins mes adversaires sont peu versés dans leur art. Pour compenser cette insuffisance, ils s'étudient à la politesse et emploient les paroles caressantes, les discours légers, et mettent dans tout une grande amabilité ; ils congédient poliment les visiteurs en leur disant : Cher monsieur, revenez bientôt me voir... Moi au contraire je m'écrie : Que demandez-vous ? Je n'ai pas le loisir. La chose ne presse pas... » ⁽¹⁰⁾

(9) *Petite Chirurgie*, préface.

(10) Réponse à quelques accusations. Def. 6, t. II.

Pathologie générale

Paracelse a formulé ses principes de pathologie générale dans le « *Liber Paramirum* », qui ne fut publié qu'après sa mort, en 1562. Il a développé particulièrement une partie de son système dans plusieurs écrits sur les « maladies tartaréennes ». C'est d'après le *Liber Paramirum* et ces écrits que nous allons donner une analyse succincte de ses conceptions.

DISTINCTION ENTRE LA PATHOLOGIE INTERNE ET LA PATHOLOGIE EXTERNE

« D'abord, si vous voulez être médecin, réfléchissez qu'il y a deux médecines :

— La médecine du corps, ou physique (*Leibartzney*) et la médecine chirurgicale (*Wundartzney*) ;

Non qu'elles aient deux origines, mais en raison d'une division :

Toute affection qui va du centre à la périphérie, est du domaine du physicien (*physicus*=médecin) ;

Celle qui va de la circonférence au centre est dans les attributions du chirurgien. » (*Liber Prolog. I*).

Pour Paracelse, la chirurgie consiste particulièrement dans le traitement des blessures et des plaies ; or les blessures et les plaies se dirigent, en effet, de la circonférence au centre, tandis que les affections médicales se révèlent par les symptômes qui marchent

du centre à la périphérie. (Darembert.) Cette classification explique aussi ces termes encore usités de : pathologie interne et externe, qui a priori peuvent paraître obscurs.

CLASSIFICATION GENERALE : LES CINQ ENTITES

« Apprenez aussi qu'il existe cinq entités par lesquelles sont faites et produites toutes les maladies. Il y a cinq origines..., par suite : il existe cinq modes de traitements (*Libellus Prologorum*, I et II).

En d'autres termes, chaque entité peut produire chaque maladie. Ainsi, par exemple, il y a cinq ictères, non eu égard à leur essence mais eu égard à leur origine. L'ictère, quoique maladie (ou mieux, symptôme) unique, déterminée, peut cependant être déclenché par une des cinq entités ; il se manifeste sous une seule forme clinique, mais il a cependant cinq causes possibles. Telle est la conception de Paracelse.

« Chaque entité est ainsi constituée, que toutes les maladies, sans exception, en dépendent. Ainsi, lorsqu'un médecin se trouve en présence d'un paralytique, il doit avant tout *chercher par quelle entité (ens)* est produite la paralysie. » (*Lib. Prolog.*, II, 3.)

Paracelse a eu la notion du symptôme qui peut relever de processus étiologiques différents ; malheureusement il gâte cette idée féconde pour le diagnostic différentiel par cette affirmation qu'il y a toujours cinq

causes et rien que cinq. Voici ces cinq causes ou entités :

ens astrorum ou *astrale* : l'entité des astres.

ens veneni : l'entité du poison.

ens naturale : l'entité naturelle.

ens de potentibus spiritibus ou *ens spiritualis* :

l'entité des puissants esprits, ou spirituelle.

ens Dei, c'est-à-dire Dieu.

Nous allons passer rapidement en revue ces causes.

I. — ENS ASTRORUM

Nous avons déjà vu que Paracelse admettait une influence des astres sur le corps humain, et en général sur les choses animées et inanimées ; mais cette influence qui conditionne la vie de l'homme peut aussi devenir pernicieuse. Voici comment il s'en explique : « Il y a une chose qu'on ne voit pas, qui nous défend et nous conserve dans notre vie, et avec nous tout ce qui vit et sent. Cette chose vient des astres. » Après avoir comparé cette chose à l'air, il ajoute : « Nous appelons cela le grand M. ⁽¹⁾ C'est ce qui donne la vie à toute créature, en quoi et de quoi est la vie. Mais il peut arriver que l'influence des astres corrompe et souille le grand M, lequel nous transmet cette corruption. Et c'est ainsi que se comporte l'entité astrale qui dispose par cette voie nos corps tant au bien qu'au mal... Nous rendons responsable une planète, une

(1) On ignore ce que Paracelse désignait par cette abréviation ; peut-être le mot *menstrue*, employé à cette époque dans le sens de liquide volatil et de gaz.

étoile quelconque, lorsque, dans son exaltation, elle pénètre dans M et le rend conforme à sa propre nature ; ainsi par quelques étoiles M devient *salé* outre mesure, par d'autres il devient *arsénieux*, ou *sulfureux*, ou *mercuriel*. » Le M se comporte alors comme un poison. D'ailleurs : « Le poison est le principe de chaque maladie, et toutes sans exception, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, en proviennent.

Ceci admis, vous trouverez qu'on peut attribuer :

— à l'arsenic seul, d'abord 50 maladies, puis 50 encore ;

— les maladies produites par le sel sont en plus grand nombre ;

— puis viennent celles plus nombreuses produites par le mercure ;

— enfin celles beaucoup plus fréquentes encore que font naître le réalgar et le soufre. » ⁽²⁾

Ailleurs il reprend ainsi sa théorie :

« Des médecins sont sortis ces noms : bile, mélancolie, flegme et sang, qui n'ont pour fondement qu'une vague et vaine spéculation... D'où il résulte que vous avancez à tort que ceci est de la bile, cela de la mélancolie. Il fallait dire : ceci est de l'arsenic, cela de l'alun. Et aussi, celui-ci est sous l'influence de Saturne, celui-là de Mars, et non, celui-ci est mélancolique, celui-là bilieux. » ⁽³⁾

(2) *Paramirum. De Ente Astrorum*, chap. 6, 7 et 9.

(3) *Paramirum. De origine morborum ex tribus substantiis (Sal, Sulphur, Mercurius)*. Répétons que ces noms de sel, soufre, mercure, etc... sont des noms génériques, et qu'il ne s'agit pas du sel, soufre, mercure... communs,

II. — ENS VENENI

Beaucoup plus intéressante que l'entité ou influence des astres est la notion de l'entité du poison ; on y retrouve des idées fort intéressantes qui ne devaient être reprises que beaucoup plus tard.

« Nous avons reçu un corps exempt de poison ; or, l'aliment que nous fournissons au corps (et qui lui donne accroissement et force) est mêlé de poison.

Remarquez aussi que nous nous nourrissons des autres animaux et des fruits, par conséquent de poison. Ils ne sont pour eux-mêmes ni aliments ni poisons ; ils sont du poison pour nous en tant que nous en faisons notre nourriture. » Paracelse explique ensuite comment il se fait que nous puissions nous nourrir d'aliments, puisqu'ils contiennent du poison ; c'est grâce à l'Alchimiste ⁽⁴⁾ qui sépare le poison (ce qui est inassimilable), lequel peut alors être rejeté par les émonctoires naturels : « Si l'homme fait servir le bœuf à sa nourriture, il mange en même temps ce qui lui est contraire et empoisonné. Ce poison doit être séparé de la nature de l'homme, c'est l'office de l'Alchimiste. Chaque poison est envoyé par l'Alchimiste dans les émonctoires. » Mais l'Alchimiste peut être plus ou moins habile ; il y a, à cet égard, des différences sensibles entre les espèces animales : « Le paon dévore le serpent, le lézard et le stellion. Ces animaux sont, en eux-mêmes, parfaits, et ne sont pas

(4) Nous avons dit au chapitre des principes ce qu'était l'Alchimiste.

nuisibles, mais relativement aux autres animaux ils sont un véritable poison, excepté pour le paon. Cette différence tient à ce que l'Alchimiste du paon est tellement subtil, séparant avec tant de soin le poison de ce qui est bon, que le paon peut se nourrir impunément de ces animaux.

Le cochon se nourrit d'excréments, quoique ce soit du poison, et que, par cette raison, ils soient exclus du corps de l'homme par l'Alchimiste (de l'homme). L'Alchimiste du cochon étant beaucoup plus subtil que celui de l'homme, sépare dans les excréments ce que celui de l'homme n'a pu en extraire. Aussi, aucun animal ne se nourrit des excréments du cochon (il ne reste plus rien à en tirer !). »

Mais l'Alchimiste peut ne plus être à la hauteur de sa tâche, et des maladies s'ensuivent : « Toute maladie engendrée par l'être du poison découle d'une digestion putréfiée, alors qu'elle devait rester tempérée, l'alchimiste ne peut plus exercer convenablement son office. La corruption, qui est la mère de toutes les maladies, s'ensuivra. » La corruption peut se faire de deux façons :

1° localement (cas ci-dessus) : l'alchimiste succombe, d'où putréfaction des aliments dans l'estomac, puis empoisonnement.

2° émonctorialement : les substances nocives (sel, soufre, arsenic, etc...) séparées par l'alchimiste pour être rejetées, peuvent ne pas l'être, pour une cause quelconque, et produisent alors chacune les maladies qui leur sont afférentes. Par exemple la rétention d'ar-

senic engendre les maladies arsénicales ; de même nous verrons la rétention du tartre, engendrer les maladies tartaréennes. (*Paramirum*, II, 8 à 13.)

LES MALADIES TARTARÉENNES

Nous arrivons maintenant à une classe particulière de maladies dues à l'entité du poison. Ce sont celles qui sont dues à un poison que Paracelse a appelé tartre ou tartare (*tartarus*), d'où leur nom de maladies tartaréennes ou tartriques. Ici Paracelse a réellement fait figure de précurseur, et M. Daremberg, qui n'est pas suspect de tendresse à son égard, a reconnu qu'il avait « entrevu » quelque chose de la médecine chimique rationnelle. Cette théorie se trouve développée dans le « *Liber de morbis tartareis* », et un autre traité, douteux, publié par Oporin d'après les leçons de Paracelse en 1527, le « *De morbis ex tartaro oriundis*. »

Voici d'abord la définition du tartre ou tartare :

« Toute humidité terrestre a, incorporé en elle, une matière qui a été créée par la nature et disposée pour la coagulation. Un exemple vulgaire éclaircira ce point : le vin vient de la terre et porte, innée en lui, la matière susdite. Dans l'opération de la coagulation (précipitation), le coagulé se sépare du vin et adhère à l'intérieur du tonneau. Cette substance s'appelle tartare (tartre) du vin... On appelle aussi tartare du lait ce qui se sépare du lait. On tire également un tartare du suc des fruits et des plantes, c'est le tartare des sucs et des plantes ; les légumes et toutes les choses humi-

des que nous mangeons ou buvons dégagent un tartare. »

Quant à l'explication physiologique de la rétention de tartare, cause de ces maladies, elle rentre dans le cas général des maladies dues à l'entité du poison, et pour préciser, dans celles qui proviennent d'un défaut de fonctionnement des émonctoires : « Après la coction (digestion), la nourriture se divise en deux parties : l'une passe dans la chair et le sang (ou se transforme en chair et en sang) ; elle devient une liqueur familière à toutes les parties ou à tous les membres. L'autre partie est excrémentielle, et l'homme l'expulse. (Nous avons vu que cette séparation était l'œuvre de l'Alchimiste.) Si cette opération se fait vite et bien, la nourriture ne cause aucun dommage et il ne se dépose aucun tartare. Mais comme tout ne se passe pas toujours selon l'ordre établi, on voit que beaucoup de coctions (digestions) pêchent par la chaleur quand la nourriture n'est pas transmutée selon l'ordre naturel. »

— Pourquoi ce nom de tartare ?

« On l'appelle tartare parce qu'il produit une huile, une eau, une teinture, un sel, lequel s'enflamme et brûle le malade comme un feu d'enfer, puisque le Tartare c'est l'Enfer. » (*Liber de morbis tartareis*, ch. 1.) En effet, « les éléments morbides continuant à s'accumuler dans le corps, la nature a recours à des procédés impétueux, violents, c'est-à-dire à des paroxysmes tartariques ou podagryriques (goutte), afin de rejeter du sang la matière morbide, comme fait dans les ton-

neaux le vin qui fermente et donne ainsi naissance au tartre. » (D'après Daremberg.)

Ainsi Paracelse englobe sous le nom de maladies tartaréennes : la goutte, la gravelle, les calculs urinaires, enfin ce que beaucoup plus tard on devait baptiser la Diathèse urique. Il avait déjà observé : « le sang rempli de petits grains comme du gravier ou du riz », ce que George Pearson, en 1798, devait baptiser acide urique. Paracelse a reconnu que ces maladies sont souvent héréditaires. Voici les directives générales du traitement qu'il préconisait : « Quand le médecin voudra entreprendre la cure des maladies tartaréennes, il devra d'abord mettre l'estomac en état de consommer tout ce qu'il reçoit, comme le feu consume le bois. Pour mieux me faire comprendre, je proposerai deux modes de préservation : l'un regarde le ventricule (estomac) ; l'autre consiste dans l'ablation du tartare externe (celui des aliments), afin d'empêcher qu'il ne pénètre à l'intérieur. La préservation du ventricule s'obtient par les *acetosa esurina*, c'est-à-dire par les acides artificiels ou naturels (eaux minérales), qui provoquent l'appétit. »

III. — ENS NATURALIS

Nous avons vu que l'homme est appelé microcosme parce qu'il y a dans le corps, comme dans le firmament, sept parties, correspondant aux sept planètes, et qui, comme elles, se suffisent à elles-mêmes.

Ces diverses parties ont, comme les planètes correspondantes, leurs mouvements propres (en réalité il

s'agit du mouvement de leurs sécrétions ou des liquides qu'elles contiennent). Ainsi, le cœur, qui correspond au soleil : « répand son esprit (le sang) dans tout le corps, comme le soleil sur tous les astres et la terre elle-même. Les reins s'ouvrent un passage à travers les lombes et les voies urinaires. Le fiel (bile) a son mouvement vers l'estomac et l'intestin. Si l'un de ces organes (ou plutôt sa sécrétion), s'écarte de sa route et pénètre dans une voie étrangère, par exemple la rate dans celle du fiel, alors il s'engendre des maladies. »

IV. — ENS SPIRITUALIS

« Les trois entités précédentes regardent le corps, tandis que l'entité spirituelle et l'entité de Dieu se rapportent à l'esprit. N'oubliez pas que si l'esprit souffre, le corps souffre en même temps. »

Voici maintenant en quoi consiste l'entité spirituelle : « Nous avons dit que l'esprit infligeait des maladies aux corps. Cela se peut faire de deux manières :

— l'une, quand les esprits s'attaquent mutuellement, sans notre volonté ;

— l'autre, par notre volonté, lorsque nous cherchons à infliger quelque dommage à autrui. »

Cette manière de jeter les sorts est développée plus loin : « Vous savez que si on brise une jambe à une image en cire, l'homme en vue duquel l'image a été faite se ressent de cette fracture ; il en est de même des piqûres et autres blessures semblables faites à

l'image. » C'est la méthode classique des sorciers pratiquant l'envoûtement.

Plus intéressantes sont ses vues sur la psychiâtrie : « Vous ne devez ni ignorer ni oublier que l'opération de la volonté est d'une grande importance en médecine. En effet, il peut se faire que celui qui se hait lui-même souffre réellement le mal qu'il s'est souhaité. »

V. — ENS DEI

« Ayant en vue les chrétiens, nous les prions de lire avec attention cette cinquième partie. Ils y apprendront comment ils doivent diagnostiquer et traiter toutes les maladies. C'est Dieu qui envoie la santé et les maladies. Vous devez ranger les maladies en deux ordres : la nature et le fléau. »

a) l'ordre naturel correspond aux quatre premières entités.

b) le fléau est la cinquième entité. Il est envoyé par Dieu.

Paracelse veut dire qu'il y a des maladies contre lesquelles la science est impuissante ; il faut les considérer comme envoyées par Dieu, ce sont les fléaux. Dans ce cas, Dieu seul peut vous guérir : « Le médecin chrétien, après avoir fait le nécessaire pour le traitement, s'il ne réussit pas, laisse à l'heure et au temps de produire ce qu'il plaira à Dieu. »

Chirurgie

*« Schneiden ist nicht not zu lernen,
ist auch nicht not zu loben, ist auch kein
kunst. »*

Il n'est pas de bon chirurgien qui ne soit doublé d'un bon anatomiste. Quoi d'étonnant à ce que Paracelse, qui ignorait et méprisait l'anatomie, n'ait été qu'un médiocre chirurgien ! Ne disait-il pas : « Disséquer est une méthode de paysan. » Pour lui, la véritable anatomie c'est l'anatomie essentielle ou chimique qui conduit à la connaissance de la structure intime du corps. Cependant Paracelse a été chirurgien militaire des armées hollandaise, danoise et vénitienne ; il a écrit un ouvrage monumental : la Grande Chirurgie (Die grosse Wundartzney), sans compter la Petite Chirurgie ou Berthéonée ; Ambroise Paré a porté sur lui un jugement favorable. Néanmoins, en définitive, la chirurgie de Paracelse n'offre rien de bien remarquable en dehors de sa conception de la « mumie », dont nous parlerons plus loin. C'est qu'en effet, non seulement Paracelse manque de bases anatomiques solides, mais de plus, l'esprit chirurgical lui fait défaut. *C'est un non-interventionniste.*

Tout d'abord, il conçoit le domaine de la chirurgie comme assez restreint, le limitant presque au traitement des plaies et fractures.

Ensuite, il n'admet pour le traitement des plaies en général que le traitement médical. Ceci s'explique par-

faitement par sa théorie sur la réfection des plaies. Il part de ce principe que c'est la Nature qui guérit, et non le médecin ; il en déduit qu'il ne faut pas intervenir mal à propos et contrarier ainsi le travail de la Nature : « La Nature ne te suit pas. Toi tu dois te borner à la suivre. » D'ailleurs, à chaque instant, il fait l'éloge de la Nature, reprenant ainsi la vieille formule de la *Natura medicatrix*. Il dit par exemple : « Le médecin est un serviteur de la Nature et Dieu est le maître de la Nature. » (Der Arzt ist ein Knecht der Natur und Gott ist der Herr der Natur.) Mais ce n'est là qu'un principe général. Il faut expliquer autant que possible la façon dont procède la Nature. C'est à quoi tend sa

THÉORIE DE LA MUMIE, OU BAUME (1)

« Je ne veux pas que cette mienne chirurgie soit intitulée le livre des plaies, mais le livre de la Mumie. (Préf.)

— Qu'est-ce que Mumie ?

La Mumie est une liqueur éparse par tous les membres du corps, de telle vertu et force qu'il est requis, divisée toutefois en cette façon : en la chair selon la nature de la chair, en l'os selon la nature d'icelui, aux artères et ligaments selon leur nature, en la moelle, aux veines et au cuir, comme ès autres. D'où s'ensuit que la mumie de la chair guérit les plaies de la chair,

(1) D'après la *Petite Chirurgie* ou *Berthéonée*, I, 1 et 2.

la mumie des ligaments les plaies d'iceux, de sorte que chaque partie a besoin de sa propre mumie. »

Comme le remarque M. Daremberg, cette définition de la mumie l'assimile assez bien à la lymphe plastique. Paracelse ajoute ensuite : « L'intention et le fondement que je me propose en la cure des plaies est, que les médicaments s'appliquent seulement aux plaies à raison des accidents, non pour aider la nature du corps, mais *pour repousser et chasser les choses qui ont été infectées par les éléments externes*, non pour engendrer par art les chairs. » Il faut reconnaître qu'ici Paracelse fait figure de précurseur. On a dit qu'il avait été le premier à poser les principes de la désinfection des plaies, bien avant Lister et Pasteur. Ce passage est tout à fait en faveur de cette assertion. Un autre extrait corrobore cette opinion :

« La plaie doit être tenue propre et pure en la nourriture, afin que rien de corrompant ou d'infectant n'y soit trouvé. Tu dois savoir reconnaître les excréments et la sanie des plaies, et savoir que c'est le Baume (la mumie) seul qui guérit les plaies. *Maintiens les plaies propres et pures et préserve-les des ennemis du dehors et occasionnels. De cette façon toutes les plaies sont guéries.* » ⁽²⁾

Voyons maintenant comment il envisage le traitement des plaies et des fractures.

(2) Voici ce passage important : « Halt die Wunden sauber und rein und beschirm sie vor den äusseren und zufallenden Feinden. Also werden alle Wunden geheilet. »

PLAIES ET BLESSURES

« Par quoi le chirurgien se souviene que ce n'est pas lui qui guérit les plaies, mais que c'est le propre baume naturel (la mumie), qui est en la partie même. Ce ne serait donc pas faute légère si le médecin s'attribuait la guérison : car l'office du chirurgien est d'avoir soin de conserver nature en la partie offensée, et garder que la plaie ne soit point irritée par les causes externes, tellement que la puissance curatrice du baume ne soit point empêchée. » (Grande Chirurgie, I, 2.)

« La préparation des plaies est que le sang soit arrêté pendant qu'il sort encore d'icelles, et ne te dois soucier que les fragments des os ou autres choses y soient demeurées, lesquelles tu n'essaieras en façon quelconque d'ôter avec ferrements, à cause qu'il faut laisser la charge de pousser hors et purger de ces choses à la mumie : car icelle chasse plus à propos les choses que l'on veut arracher, que les fers ou instruments. » (Petite Chirurgie, I, 3.)

Le fer, le feu, le caustique sont pour lui « tous des arts de bourreau, qu'il ne faut employer qu'en cas d'absolue nécessité ». Il ne veut pas entendre parler de la suture des plaies et il met comme titre au XIV^e chapitre du deuxième traité du premier livre de sa Grande Chirurgie : Ce qui doit être suturé et ce qui ne doit pas l'être. Que suturer n'est pas recoudre avec une aiguille, mais que le médicament sert d'aiguille.

FRACTURES. — APPAREIL DE PARACELSE

« Entre toutes les cures, celles qui sont semblables aux fractures sont très faciles, il ne peut arriver aucun danger à l'os rompu, mais il doit nécessairement être pansé et guéri par la mumie du corps qui est dans la chair, ligaments et moelle : au milieu desquels l'os est situé et enfermé, par tous lesquels il est aussi guéri : *d'autant qu'il n'y a rien d'ouvert, par où les accidents externes puissent être portés.* C'est pourquoi, étant bien dûment liés, et nature étant en son repos, il y a en eux un certain médicament (la mumie) et une guérison assurée.

Que si toutefois il y a fracture avec plaies, par lesquelles quelques fragments (esquilles) apparaîtraient disjoints, tâche de les tirer par les médicaments vulnéraires, et ne tâche en façon quelconque de les tirer par ferrements, ou quelques autres instruments en les perçant. Car la vraie mumie peut attirer tout ce qui est contraire à la nature. » (Petite Chirurgie, I, 8.)

Pour maintenir les fractures, Paracelse rejette les attelles et les coussins et préconise un appareil constitué par deux anneaux à diamètre variable reliés par deux tiges verticales, le tout en fer.

Voici les raisons qui, selon lui, doivent faire préférer cet appareil : « Nous désirons et requérons que la fracture soit traitée et bandée chaque jour deux fois et qu'on n'use point de coussinets ni d'attelles, mais de nos instruments, c'est à savoir des cercles de fer attachés à des avis. Avec ces instruments tu conser-

veras les rompures, après qu'elles sont remises, fort aisément en leurs places. Car ceci sera un précepte général en toutes fractures simples ou composées : à savoir qu'il les faut débander et y appliquer les médicaments et puis les rebander deux fois chaque jour, afin de ventiler la chaleur et donner air au membre blessé : et toutefois il ne faut pas que la fracture se remue, ni qu'elle soit serrée avec des attelles. Si on attelle le membre suivant la commune façon, et qu'on le lie serré, il y a danger qu'il n'en advienne beaucoup de maux, comme il fait bien souvent, à savoir inflammation en la partie ; voire parfois gangrène et pourriture ou la mort. » (Grande Chirurgie.)

La représentation de cet appareil a été donnée par Cl. Dariot dans sa traduction de la Grande Chirurgie, et reproduite par M. Daremberg dans son livre (p. 452).

Pharmacologie et thérapeutique

« Ich habe ein Arkanum, heiss ich Laudanum, ist über das alles, wo es zum Tode reichen will. »

PARACELSE ET LES APOTHICAIRES

Paracelse, promoteur de médicaments minéraux et de recettes spéciales, se trouva en conflit avec les apothicaires de son temps qui étaient encore fort attachés aux médications galéniques, à base de plantes et fort

compliquées. Aussi ne les ménage-t-il pas, les traitant de gargotiers (Sudelköche) et de mélangeurs de soupe (Suppenwüste). Il dira même :

« Les apothicaires sont mes ennemis, parce que je ne vide pas leurs bocaux ; mes recettes sont simples, elles ne se composent pas de quarante ou soixante ingrédients, comme font les Docteurs galénistes ; mais mon devoir est de guérir les malades et non d'enrichir les apothicaires. » Ailleurs encore : « Les apothicaires sont si faux et si menteurs qu'ils conduisent les médecins par le bout du nez. Disent-ils : c'est cela, aussitôt le Docteur Niais (Doktor Gimbel) dit : oui monsieur l'apothicaire ! L'apothicaire *Quid pro quo* fait prendre au Docteur Niais de la crotte pour du baume (*merdam pro balsamo*). Que Dieu bénisse les malades qui sont entre leurs mains ! »

Malgré ces diatribes, c'est peut-être auprès des thérapeutes que Paracelse devait avoir le plus de succès ; il n'est que de lire par exemple ce qu'en dit Bouchardat dans la préface de son Formulaire magistral. C'est qu'en effet, ainsi que le fait remarquer M. J. Gallavardin ⁽¹⁾ : « Partisans et adversaires de Paracelse, les uns pour le louer, les autres pour le blâmer, tous l'ont considéré comme le promoteur de la médecine chimique. » La thérapeutique tient une place de premier plan dans son œuvre et il a toujours passé pour avoir réussi des cures merveilleuses grâce à ses connaissances étendues sur cette matière et notamment

(1) J. GALLAVARDIN, *Paracelse* (Propagateur de l'Homœopathie, Lyon, 1912).

par l'emploi de remèdes secrets spécifiques : les arcanes. Quoi qu'il en soit, il a eu le mérite de faire connaître et d'utiliser largement les médicaments minéraux. Nous allons passer en revue ses principes de pharmacologie et les médications auxquelles il a attaché son nom.

PRINCIPES DE PHARMACOLOGIE

1° Tout spécifique est une quintessence sans aucune corruption de son corps. C'est ce qu'il appelle aussi un arcané, c'est-à-dire un remède secret. Nous en avons déjà parlé.

2° Sachez, dit-il, que la dose des remèdes n'est pas graduée proportionnellement à la maladie.

3° Autant il y a d'espèces d'une maladie, autant il y a de simples qui lui sont opposables. « Il arrive donc souvent que, dans une même maladie, le même simple soulage l'un et non l'autre. » Cela parce que la maladie ne provient pas de la même entité, ainsi que nous l'avons vu précédemment. Cette conception, quoique partant d'un principe erroné, celui des entités, est exacte au point de vue clinique. Paracelse fait ainsi la distinction entre le symptôme, comme par exemple l'ictère, et la maladie qui provoque ce symptôme ; cette maladie pouvant être de nature variable (infection, intoxication, hémolyse, rétention...), d'où une thérapeutique différente selon les cas.

4° Il proclame que les poisons, par une préparation convenable et un emploi approprié, sont les plus puis-

sants remèdes. Il a eu le mérite de reconnaître que l'action d'un médicament est toute relative, qu'elle dépend de la dose et de l'idiosyncrasie, en sorte que ce qui est un poison dans certaines conditions, peut devenir un moyen curatif puissant dans d'autres : « Alle Dinge sind Gift und nichts ist ohne Gift ; allein die Dosis macht, dass ein Ding kein Gift ist. »

LES PRINCIPALES MEDICATIONS DE PARACELSE

I. LES MÉDICAMENTS MINÉRAUX

Ils forment à eux seuls la majeure partie des remèdes paracelsiques. Paracelse, qui avait une grande foi en l'alchimie, a dit notamment : « Je publie et prêche l'alchimie qui prépare les médecines secrètes par lesquelles on guérit les maladies qu'on tient pour désespérées ; puis donc qu'ils en sont ignorants, mes confrères ne doivent être appelés ni chimistes ni médecins. »

a) *Les Mercuriaux et le traitement de la syphilis*

A l'époque de Paracelse, la syphilis était une maladie historiquement récente, puisqu'on la disait apparue pour la première fois en 1494, en Italie, lors de l'expédition de Charles VIII. Les Français la rapportèrent en France, et de là elle s'étendit partout. C'est ce qui explique qu'en France on l'appelait le « mal italien », tandis que dans les autres pays d'Europe elle portait le nom de mal français. Paracelse dit ,

« J'appelle cette espèce de maladie « mal français » (*morbis gallicus*), du nom du pays où l'on rapporte qu'il a pris naissance. » Il a beaucoup écrit sur cette maladie ; dès 1528, il rédige un ouvrage en dix livres, sur la « nouvelle maladie », traitant des « Bubons, paralysies, tumeurs, ulcérations, tremblements, des Français » ; il devait en publier plusieurs autres dans la suite. ⁽²⁾ Voici quelles étaient ses conceptions sur la maladie et son traitement. Tout d'abord, son origine : la syphilis ou grosse vérole (par opposition à la variole, ou petite vérole), résulte de la conjonction de deux maladies, la lèpre et une maladie vénérienne bénigne qu'il ne précise pas. « ...est venu son commencement, c'est à savoir de l'impudique conjonction d'un ladre (lépreux) avec une fille, qui était déjà infectée de bubons vénéréiques, laquelle a puis après infecté tous ceux qui se sont joints à elle... tout ainsi que les mulets sont issus de l'accouplement des ânes avec les juments. » (Grande Chirurgie, II, I, 7.) Quant à sa transmission, elle se fait toujours par contact vénérien ; il appelle cela « transplantation ». Il développe ensuite son idée ainsi : « Puisqu'il est convenu que cette maladie est produite par la réunion d'autres maladies, il est évident qu'une personne saine ne peut être atteinte de ce mal, mais qu'il faut nécessairement qu'elle soit dans un état morbide... Si quelqu'un est en proie à un ulcère rongeur et a commerce avec une femme infectée, comme l'effet de l'ulcère est d'ulcérer, il naîtra des ulcères français (c'est-à-dire syphili-

(2) K. SUDHOFF. — Th. von Hohenheim Syphilisschriften, 1902.

tiques). De même le mal français change la colique en paralysie, la teigne en pustules... » (*Ibid.*, IV, 5.) Et en conclusion, il formule cette remarque assez exacte au point de vue clinique : « Toutes les fois qu'une maladie quelconque (de la peau surtout) présente un caractère de malignité plus grand que de raison, il faut soupçonner l'intervention du mal français. »

Arrivons maintenant à la thérapeutique de cette maladie. Dès le début, la syphilis fut traitée par le mercure qui était, d'après les médecins arabes, le spécifique des maladies cutanées ; aussi, de même que pour celles-ci, il fut employé par voie externe sous trois formes : la friction surtout, ensuite les emplâtres et les fumigations. C'est Paracelse qui aurait le premier préconisé *la voie interne*. On discute encore sur les sels de mercure qu'il utilisait, car les préparations qu'il rapporte ne sont pas fort claires. Il semble avoir surtout employé l'oxyde rouge de mercure, le turbith minéral (sulfate mercurique SO^4Hg , 2 Hg O) et enfin le calomel, sous forme de pilules. Il excluait tout autre médicament que le mercure qu'il considérait comme le spécifique de la syphilis ; c'est ainsi qu'il s'éleva violemment contre l'emploi du bois de gayac, auquel on avait attribué de grandes vertus.

b) *Le Zinc et la Gilla Theophrasti*

On attribue la découverte du zinc à Paracelse qui lui aurait donné ce nom. En réalité le zinc était déjà connu des mineurs de Carinthie, qui le considéraient comme un minéral ; Paracelse a eu le mérite de reconnaître qu'il s'agissait d'un métal nouveau et de diffu-

ser cette connaissance. Voici, à ce sujet, ses propres paroles dans la « Courte description du duché de Carinthie » ⁽³⁾ :

« *Habet metallum Zinken, quod excepta hac regione in tota Europa non invenitur ; nam a cœteris omnibus metallis miris proprietatibus differt.* » En tout cas, Paracelse est bien le premier à avoir parlé du zinc et à avoir étudié ses propriétés. Ce passage en fait foi. Dans la suite il s'attacha surtout au sulfate de zinc (vitriol blanc) qu'il désigne souvent du nom d'arcanum du vitriol, et auquel il attribuait de grandes vertus. Il l'utilisait surtout contre le mal caduc. Après sa mort, par suite d'une confusion difficilement explicable, on prit l'habitude de désigner ce médicament par le nom de Gilla Theophrasti et on l'utilisa avec grand succès, paraît-il, contre la peste. ⁽⁴⁾ En réalité, le mot Gilla, qui n'a été employé qu'une seule fois par Paracelse dans ses œuvres, désignait tout autre chose. Il s'agissait d'un médicament nervin utilisé contre le vertige, la phrénésie et la manie. Voici d'ailleurs l'unique passage des œuvres de Paracelse où il en soit fait mention : « *Simile huic est Arcanum de Gilla extractum hoc modo. Gillam destilla in vino vitæ æqualis ponderis. Tamdiu circula, donec fundum non attingat. Id porrige cum vino Falerno. Roborat cerebrum tam potenter, ut vertigo nulla, nulla phrenesis ac mania offendere possit.* » (De Viribus Membrorum, lib. II, cap. IV.)

(3) *Brevis Carinthiæ ducatus... Descriptio. Argentorati, Chr. Mylius, 1575, p. 27.*

(4) Cf. Ce que raconte à ce sujet LÉMERY : *Nouveau recueil des plus beaux secrets de médecine*, 1740, p. 286.

c) *L'Alkaest*

Ce remède mystérieux a excité les recherches des médecins et des chimistes pendant plus de deux siècles. Avec le laudanum, dont nous parlerons plus loin, il était considéré comme un des remèdes suprêmes de Paracelse. Van-Helmont prétendit en avoir trouvé le secret et en parla sous le nom d'*Ignis-Aquæ*.

« Le nom d'Alkaest était inconnu dans notre Europe avant Paracelse, encore ne se trouve-t-il qu'en un seul endroit de ses écrits. Van-Helmont, son disciple, en parle plus fréquemment dans les siens ; mais l'un et l'autre, et principalement le premier, s'en sont expliqués avec tant d'obscurité, qu'il est presque impossible de comprendre ce qu'ils ont entendu par ce mot. » (5)

Voici le passage auquel se référaient les chercheurs :
« *Sed et Liquor Alchaest magnam hepatis conservandi et confortandi, adeoque ab hydropisi et ejus omnibus generibus, ab hepatis vitiis ortis, præservandi vim et efficaciam habet. Ejus processus est, ut a coagulatione resolvatur, et iterum coaguletur in formam transmutatam, sicut processus de coagulando et resolvendo docet. Tunc enim, si suum simile superavit, medicina fit hepatis medicinis omnibus superior. Et siquidem hepar ipsum ruptum et dissolutum esset, loco tamen totius hepatis is est, non secus, ac si nunquam ruptus et solutus fuisset.* » (*De Viribus Membro-rum*, II, 6.)

On conçoit facilement qu'un si merveilleux remède

(5) LE PELLETIER. — *L'Alkaest...*, Rouen, 1704, p. 18.

ait pu susciter beaucoup de recherches ; ce qu'on conçoit moins bien c'est qu'à la suite de Van-Helmont on se soit figuré qu'il s'agissait d'un dissolvant universel, alors qu'on vient de voir que Paracelse en fait un remède souverain dans toutes les affections du foie. C'est cependant ce qui arriva. Seulement, le procédé indiqué était si vague qu'on ne savait comment s'y prendre. On se rabattit alors sur ce nom mystérieux que Paracelse lui avait donné : « Le nom allemand que Paracelse lui a donné le premier, composé des deux dictons Al-Gehest (All Geist), qui signifient tout Esprit, peuvent assez marquer sa nature », dit George Starkey dans sa Pyrotechnie. « D'autres ont cru l'avoir trouvé dans l'étymologie du nom même *Alkali est*, comme si l'on disait c'est du sel alkali ; mais comme les sels alkalis des cendres, de la soude, du tartre, etc... ne produisaient pas l'effet de l'alcaest, on imagina d'alkaliser le nitre en le fixant. Glauber en fit son sel, auquel il donna le nom de sel admirable. Mais ni les uns ni les autres n'ont réussi. » (Pernety)

Certains, cependant, se vantèrent d'avoir préparé ce merveilleux dissolvant ; tel fut G. Starkey, apothicaire anglais, qui, dans un opuscule paru à Londres en 1675, et intitulé *Liquor Alkaest*, s'écrie : « Enfin je suis venu à bout de la découverte du Grand Circulé ou Dissolvant immortel de Paracelse et de Van-Helmont. O Liqueur immortelle qui pénètre tous les corps, et qui les réduit en leur première matière liquide... » Seulement, un beau jour, on s'avisa que si l'on arrivait à préparer ce fameux dissolvant univer-

sel, il n'y aurait aucun vase qui put le contenir sans être lui-même dissous, et les recherches cessèrent.

II. LES MÉDICAMENTS D'ORIGINE VÉGÉTALE

a) *L'Opium et le Laudanum*

Paracelse a été un des premiers à utiliser l'opium en Europe, où il était presque inconnu avant lui. On conjecture qu'il en rapporta lors de son voyage à Constantinople, et qu'il l'expérimenta dans la suite. C'est ainsi que l'opium est à la base de son Spécifique anodin ⁽⁶⁾ qui figure encore dans le Formulaire Magistral de Bouchardat, qui s'en exprime ainsi : « Les gouttes noires de Lancastre (black drops) ont été jadis employées avec une grande vogue ; elles se préparaient de diverses manières qui se réduisaient toujours à mêler un acide végétal avec l'opium. Les corps les plus employés étaient les fruits acides contenant des acides citrique et malique. Les médecins qui font usage de ces gouttes noires prétendent qu'elles n'irritent point l'estomac, qu'elles ne causent pas de vertiges, de nausées ; enfin, qu'elles sont privées des propriétés excitantes de l'opium. Ce qui a donné naissance à ces préparations, est certainement le mélange opiacé qu'employait Paracelse, un des premiers qui aient préconisé l'opium. » La formule de Paracelse comporte, en effet, notamment, de l'opium de Thèbes, du suc d'orange et de citron.

(6) *Archidoxa*, livre VII, *De Specifico Anodino*.

Mais le médicament opiacé, ou prétendu tel, préconisé par Paracelse comme une sorte de panacée universelle, et qui a excité tant d'envies et de recherches, est le Laudanum, ou plutôt son Laudanum. Nous avons vu (7) ce qu'Oporin rapporte à ce sujet. Si l'on joint à cela l'unique passage de ses œuvres où Paracelse en fait mention, il faut avouer qu'il y avait de quoi tourner la tête à ceux qui y ajoutaient foi. N'était-ce pas d'ailleurs avec ce remède sublime qu'il avait exécuté ses cures les plus retentissantes, notamment celle du chanoine von Lichtenfels ? Voici ce passage entre tous célèbre, dont nous avons mis le texte en allemand original comme épigraphe à ce chapitre : « J'ai un remède secret, je l'appelle Laudanum, il est supérieur à tout, dans les cas où l'issue paraît fatale. » (Grande Chirurgie, première partie, traité troisième.) Il ajoute qu'il décrira ce remède dans un chapitre spécial. Ce chapitre n'a jamais été écrit ; il parle bien en divers endroits de ses œuvres de remèdes qu'il appelle aussi laudanum et dont il donne la formule, mais ils n'ont rien de commun avec celui-ci, et s'appliquent à des cas très spéciaux.

Après la mort de Paracelse, on a publié beaucoup de recettes de laudanum, toutes à base d'opium ; c'était leur seul point commun. Les médecins étaient en effet persuadés que c'était là le principe actif du médicament, et que tout le secret résidait dans sa préparation. En fait, on ignore tout du laudanum de Paracelse, et rien ne permet de dire qu'il contenait de

(7) Cf. Première partie, p. 45.

l'opium. Le mot lui-même n'est pas de Paracelse ; selon sa détestable habitude, il n'a fait que reprendre un terme fort ancien, puisqu'il se trouve déjà dans Hérodote sous la forme de Ladanon, et l'a détourné de son acception habituelle. C'est vers le milieu du ^xⁱ^e siècle que fut introduite la forme laudano ou laudanum par l'Ecole de Salerne. On disait encore Labdanum. Tous ces noms dérivant eux-mêmes initialement du perse ladân, les plantes qui fournissent ce produit se récoltent, en effet, en Orient. ⁽⁸⁾ Voici ce qu'en dit Virey (Hist. naturelle des Médicaments. Paris. 1820.) :

« *Ladanum*, du *Cistus creticus* L., plante exsudant une résine d'un rouge brunâtre, nommée aussi labdanum. On l'amasse en promenant des lanières de cuir sur ces cistes, en Syrie et en Candie... Elle est digestive, maturative, tonique et astringente, d'une odeur aromatique. Est friable, inflammable. Sert encore contre le mal de dents, la toux, les accès hystériques. » Paracelse en a sûrement eu connaissance, car dans les Pharmacopées de son époque il est parlé d'*Oleum Ladani*, utilisé comme cicatrisant, stimulant de la pousse des cheveux et contre le mal de dents.

b) *L'aloès et l'Elixir propriété*

Paracelse a utilisé l'aloès dans une composition qu'il baptisa Elixir propriété. Cette recette a été la seule à avoir le rare privilège de subsister jusqu'à nos jours dans les pharmacopées. Elle comporte :

(8) Cf. HUSEMANN. — *Ladanum und Laudanum*. (*Archiv der Pharmacie*, 1889.)

Teinture de myrrhe 400 gr.

— de safran 300 gr.

— d'aloès 300 gr.

Mêler. Filtrer. 10 à 30 gr. comme emménagogue.
Remède très efficace ajoute Bouchardat.

c) *L'emplâtre opodeldoch*

La thérapeutique actuelle utilise encore le Baume Opodeldoch. Ce terme barbare est dû à Paracelse ; mais ce dernier n'a décrit sous ce nom qu'un emplâtre ; la recette du baume est postérieure à Paracelse, c'est cependant elle qui a subsisté. On s'est demandé pendant longtemps ce que pouvait bien signifier ce vocable étrange. Le D^r Paul Fabre (de Commeny) qui a particulièrement étudié la question, dit à ce sujet : « Dans le mot Opodeldoch nous trouvons bien, au point de vue de l'étymologie, que les deux premières syllabes proviennent évidemment du mot grec « opos » (ὀπός) suc, mais les deux dernières syllabes ne me paraissent appartenir à aucune langue connue. » Il ajoute : « Dans le patois de la Frise ce baume populaire est connu sous le nom de op-en-del-doch. Or « op en del » dans ce langage veut dire « en montant et en descendant », ce qui pour ces Frisois indique son usage populaire pour les frictions. Par hasard le peuple mettrait donc plus de logique dans ce mot, qu'aurait fait Paracelse, d'après le lexicon de Blancard. » (Il est dit, en effet, dans ce lexique, que ce mot, inventé par Paracelse, n'a aucune signification.) Cet emplâtre comprenait diverses résines, mais dit M. Fabre : « par la variété de ses formules, par la manière même dont

Paracelse parle de son oppodeltoch, on voit bien que pour lui ce mot ne désignait autre chose qu'un topique appliqué sous forme d'emplâtre. Mais le mot fit fortune et l'emplâtre opodeldoch, ou de Paracelse, fut adopté et surtout modifié bien des fois par les apothicaires, ou chimistes qui vinrent après lui. » ⁽⁹⁾.

Le baume opodeldoch n'apparut qu'en 1748, pour la première fois, dans le Codex Parisien.

Nous n'en dirons pas davantage sur la thérapeutique de Paracelse ; de plus longs développements seraient fastidieux. Nous n'avons voulu étudier que les remèdes de Paracelse qui présentaient un certain intérêt historique et médical. On voit que de cet énorme édifice il n'a guère subsisté que des noms et le souvenir de cures miraculeuses ou prétendues telles.

(9) P. FABRE. — Recherches sur l'origine, les variations et les vicissitudes de l'emplâtre et du baume Opodeldoch, *Janus*, 1901, p. 209.

Destinée de la médecine paracelsique

La lutte entre partisans et adversaires des idées de Paracelse, déjà fort aiguë de son vivant, devint encore plus violente après sa mort. Pour ses partisans, Paracelse apparaît avec le double prestige de promoteur de la médecine chimique, grâce à laquelle il a opéré des cures extraordinaires, et d'alchimiste, détenteur du secret de la pierre philosophale. Ses adversaires, qui se rencontrent surtout parmi les professeurs de Faculté, sont pour la médecine traditionnelle de Galien et des médecins arabes.

Le plus célèbre de ses adversaires fut Thomas Erastus (de son vrai nom Lieber), professeur à Heidelberg, qui publia, en 1572, à Bâle, quatre gros volumes : « *Disputationes de medicina nova Paracelsi* », où il attaque violemment et Paracelse et sa doctrine.

Ses partisans les plus connus furent surtout des Allemands : Leonhard Thurneysser, qui le premier établit les principes de l'analyse des eaux minérales ; Andreas Ellinger, professeur à Iéna ; B. Carrichter, médecin de l'empereur Maximilien II ; Martin Ruland, qui fit un lexique des termes obscurs de Paracelse ; Oswald Croll fut un des plus célèbres ; il développa la thérapeutique de Paracelse et prétendit révéler ses

secrets, notamment celui de son laudanum ; Toxites, A. von Bodenstein, G. Dorn, recueillirent et publièrent beaucoup d'écrits inédits de Paracelse. Citons encore Séverin le Danois et le chimiste Libavius.

En France, le Paracelsisme fut répandu par Joseph Duchêne (alias *Quercetanus*), sieur de la Violette, médecin de Henri IV, et y trouva un grand nombre de partisans. A Montpellier, les théories de Paracelse reçurent un accueil assez favorable, tandis que Paris se montra franchement hostile. C'est alors qu'éclata la querelle de l'antimoine. Paracelse avait recommandé l'emploi de l'antimoine, notamment sous la forme de ce qu'il appelait *Mercurius Vitæ* et qui devait plus tard être connu sous le nom de Poudre d'Algarot. (1) Un de ses disciples, le Danois Pierre Séverin, fit paraître à Bâle, un traité sur la médecine de Paracelse, dans lequel il soutenait que « de même que l'antimoine purifie l'or et enlève aux minerais leurs impuretés, de même il ôte au corps malade les immondices qui entravent le jeu des fonctions naturelles de l'économie. »

La Faculté de Paris s'émut ; elle fit d'abord censurer cent des propositions de Paracelse, puis rendit un arrêt ainsi conçu : « Tout le Collège de la Faculté de Médecine ayant été convoqué à l'effet de porter un jugement pour servir de règle relativement à l'antimoine, il a été décidé, d'après l'autorité de ceux qui se sont illustrés en médecine et pour les raisons déjà exposées devant M. le Procureur général, que l'anti-

(1) Du nom du médecin *Algarotus*, qui la vulgarisa à la fin du xvi^e siècle.

moine est une substance délétère et, comme tel, doit être classé parmi les simples de nature vénéneuse ; et que, de plus, il n'existe pas de préparation qui puisse le corriger de manière à en permettre l'usage sans danger. Décrété aux Ecoles de Médecine, le troisième jour des Calendes d'août de l'an 1566. » ⁽²⁾

Il faudra la guérison de Louis XIV par le vin émétique pour réhabiliter l'antimoine.

Au début du xvii^e siècle apparut Van-Helmont (1577-1644), le plus célèbre partisan de Paracelse. Il reprend les idées de celui-ci, les développe, et aussi les accommode à sa façon ; il généralise notamment la notion de l'archée et parle du dissolvant universel, l'Alkaest, mais reste aussi discret que Paracelse sur sa préparation. Van-Helmont fit naître de grands espoirs, mais pas plus que Paracelse, il ne put tenir ses promesses.

Rapidement les théories paracelsiques furent abandonnées et ses livres, trop obscurs, délaissés. Il lui resta la gloire d'avoir réalisé des cures étonnantes, d'avoir secoué le joug des anciens, ouvert de nouvelles voies à la thérapeutique, donné leur nom à plusieurs médicaments, et, enfin, la réputation d'avoir été un des plus grands alchimistes, d'avoir su faire de l'or.

(2) Cf. ALLENDY. — L'Alchimie et la Médecine, *Thèse de Paris*, 1912.

CONCLUSIONS

Nous grouperons nos conclusions sous trois chefs principaux qui sont, dans l'ordre, la personnalité de Paracelse, son œuvre, et la destinée de la médecine paracelsique.

I. — Personnalité de Paracelse

1° Paracelse, Suisse-Allemand d'origine, a passé son enfance dans un milieu rude et grossier, ce qui explique, sans les justifier, le manque de tenue, le penchant à l'ivrognerie et le style vulgaire dont il fera montre plus tard. Mais cela explique aussi cette éloquence singulière, d'essence populaire, qui sera un des facteurs de son succès et dont seul le texte allemand original peut donner une idée.

2° Sa formation intellectuelle est à l'origine de ses conceptions médicales. Parmi les maîtres qu'il cite comme ayant eu une influence prépondérante sur cette formation se trouvent notamment: son père, médecin et alchimiste; Simon Fûger, métallurgiste et alchimiste; l'abbé Trithème, cabaliste et alchimiste; Salomon Trismosin, également alchimiste notoire, et beaucoup d'autres encore. Aussi, ses doctrines sont-elles

imprégnées d'occultisme et principalement d'alchimie.

3° Il aurait été castré à l'âge de trois ans, selon le rapport de plusieurs auteurs; d'autres ont considéré ces récits comme une calomnie. Cependant, les particularités physiques signalées par certains de ses contemporains et vérifiées sur des portraits authentiques, jointes à l'aversion qu'il a toujours témoignée pour les femmes et au fait qu'il ne s'est pas marié, rendent ces récits vraisemblables. Il est également possible qu'il se soit simplement agi d'un syndrome adiposo-génital.

4° L'origine de son surnom de Paracelse n'est pas connue d'une façon certaine. On peut écarter l'hypothèse d'une allusion au médecin romain Celse; quant à l'explication selon laquelle il s'agirait d'une paraphrase de Hohenheim, la critique montre qu'elle est tout à fait insuffisante. Il semble beaucoup plus logique et vraisemblable d'admettre qu'il s'agit d'un qualificatif, *paracelsus*, éminent.

5° Paracelse a été un grand voyageur. Deux considérations expliquent sa vie errante : tout d'abord, le désir de s'instruire; il collationnait les recettes et les tours de mains utilisés en tous lieux, mais, malheureusement, sans aucune discrimination, s'adressant aussi bien aux savants qu'aux bonnes femmes et aux rebouteurs; ensuite, son insociabilité ne lui permettait pas de rester longtemps au même endroit.

6° On sait maintenant que Paracelse a été reçu docteur à Ferrare et qu'il a dû y suivre les leçons de Leo-

nicensus, adversaire déclaré des anciens, en particulier de Pline et de Galien. Paracelse, plus tard, adoptera la même attitude.

7° C'est à Bâle qu'il arrive à la notoriété, en professant des théories plus révolutionnaires que réformatrices. En premier lieu, il rejette le principe d'autorité : il répudie les enseignements des anciens (*Pro-gramma*, 1527) et brûle publiquement les *Canones medicinæ* d'Avicenne. En second lieu, il rompt avec la tradition des leçons faites en latin et emploi la langue vulgaire, c'est-à-dire l'allemand.

8° Les témoignages de ses contemporains, et, en particulier, les lettres de Bullinger et d'Oporin, le montrent tel qu'il fut en réalité : peu soigneux de sa mise, orgueilleux, sinon mégalomane (ne s'intitule-t-il pas le Christ de la Médecine, le Monarque des Médecins...), ivrogne, et ayant des fréquentations peu en rapport avec son rang et ses prétentions.

9° Il passe pour avoir été un thérapeute remarquable ; ses cures sont célèbres et sa réputation fut considérable.

II. — L'œuvre de Paracelse

1° Son obscurité s'explique par le désir, qui lui fut commun avec beaucoup de ses contemporains, et, notamment les adeptes des sciences occultes, de cacher la science pour ne pas l'avilir. Cette obscurité a été

aussi une des causes de son prestige ; on s'est imaginé qu'elle cachait de grands secrets.

2° A la base de ses conceptions se trouvent, avant tout l'alchimie et ce qu'il lui plaît d'appeler l'astrologie. On peut schématiser ces principes de la façon suivante :

A. — *Alchimie* : œuvre de perfectionnement dans les différents règnes de la nature en séparant le pur et l'impur.

1) Règne minéral : Transformation des métaux imparfaits en métaux parfaits (or et argent) = transmutation.

2) Règne végétal : Séparation des principes actifs des végétaux = quintessences ou arcanes.

3) Règne animal : L'Alchimiste, au niveau de l'estomac, préside à l'assimilation.

B. — *Astronomie* : Correspondance entre le macrocosme et le microcosme.

1) Règne minéral : Les métaux sont régis par les planètes, qui leur communiquent leurs propriétés et leur donnent leurs noms.

2) Règne végétal : Même conception, complétée par la théorie des signatures.

3) Règne animal : certains organes (ceux qui échappent au contrôle de la volonté) sont également sous la dépendance des astres.

Les conséquences thérapeutiques se déduisent facilement.

3° PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

Il dégage assez heureusement la notion de symptôme et de maladie, mais cette vue juste est gâtée par le cadre nosologique des cinq entités qui n'est qu'une vue de l'esprit. Toutes les maladies sont des empoisonnements, par des processus variables : soit par l'influence pernicieuse des astres (*ens astrale*), le poison arrive par voie aérienne ; soit par l'ingestion des aliments qui, tous, contiennent des poisons (*ens veneni*) ; un cas particulier intéressant est constitué par les maladies tartaréennes qui correspondent à ce que l'on a appelé, beaucoup plus tard, la Diathèse urique ; soit encore par des perturbations physiologiques (*ens naturalis*) ; l'avant-dernière entité correspond aux maladies de l'esprit, où l'intervention du poison n'est pas très évidente ; enfin, l'entité de Dieu (*ens Dei*) est une sorte de *caput mortuum* de tous les cas dont l'explication lui échappe.

4° CHIRURGIE.

Paracelse manque de connaissances anatomiques et cette ignorance suffirait à expliquer son aversion pour l'acte chirurgical. Mais, de plus, c'est un non-interventionniste par principe, car il se rallie indirectement à la conception de la *Natura medicatrix* des anciens par sa théorie de la Mumie, sorte de lymphe plastique qui baigne les tissus et permet seule la réfection des plaies.

Il a eu le grand mérite d'indiquer, le premier, les principes fondamentaux de l'asepsie et l'antisepsie.

Dans le traitement des fractures, il a eu des vues assez justes, notamment en ce qui concerne la différence de pronostic entre les fractures ouvertes et fermées ; par contre, l'efficacité de son appareil de contention apparaît discutable.

5° PHARMACOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE.

Ses principes de pharmacologie sont exacts dans l'ensemble. Il a mis en relief l'importance des extraits concentrés riches en principes actifs, et l'importance de la notion de dose par quoi les poisons les plus violents donnent des remèdes classés parmi les plus énergiques.

Dans la thérapeutique, il a vulgarisé l'emploi des médicaments minéraux. Contre la syphilis, il a utilisé, avec succès, le mercure ; il fut le premier à l'employer par voie interne. Il a fait connaître le zinc et l'a surtout utilisé sous forme de sulfate, par voie interne également.

Il a eu le mérite, enfin, de faire connaître l'opium en Europe. Contrairement à la tradition, il n'est pas l'inventeur du mot *laudanum*, et rien ne permet d'envisager la présence d'opium dans le médicament dont il a parlé sous ce nom. Beaucoup de remèdes lui doivent leur nom, tel est le cas de l'*Alkaest*, de l'*élixir propriété*, de l'*opodeldoch*.

III. — Destinée de la médecine paracelsique

Paracelse a fait naître de grands espoirs et ses partisans furent nombreux après sa mort, mais la stérilité de ses doctrines les firent bientôt abandonner. Son disciple le plus fameux, Van-Helmont, réveilla quelque temps les mêmes espérances, mais son échec acheva de ruiner le peu de crédit que les doctrines paracelsiques pouvaient encore avoir.

<i>Vu :</i>	LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE
LE DOYEN,	GUIART.
JEAN LEPINE.	

Vu et permis d'imprimer

LYON, le 9 Novembre 1932.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ
A. LIRONDELLE.

Annexes

Episcola Oporini de Paracelso

Quod ad Theophrastum Paracelsum attinet, qui jam pridem obiit, non quidem libenter ejus manibus obloquerer : vivum tamen talem expertus sum, ut cum tali homine ita unquam familiariter vivere, ut cum ipso vixi, non facile cupiam, adeo, praeter mirabilem faciendi Medicinam in omni morborum genere promptitudinem, et felicitatem nullam in eo neque pietatem, neque eruditione animadvertere potui. Et mirari non raro soleo, cum tam multa proferri video, qua ab ipso scripta et posteritati relictæ affirmantur, quorum ego ne somniam quidem unquam illi objectum puto. Adeo erat totis diebus et noctibus, dum ego ipsi familiariter per biennium fere convixi, ebrietati et crapulae deditus ut vix unam atque alteram horam sobrium eum reperire licuerit, maxime postquam Basilea discedens in Alsatia, inter nobiles rusticos, et rusticos nobiles, tanquam alter Æsculapius, omnibus admirationi fuit. Atque interea tum cum maxime esset ebrius, domum reversus dictare mihi aliquid suæ Philosophiæ solebat, quod ita pulere sibi cohærere videbatur, ut a maxime sobrio melius non fieri potuisse videretur. Ego deinde iisdem in latinam linguam vertendis, ut poteram,

racabam. Et sunt ejusmodi libelli partim a me, partim ab aliis latine conversi, postea editi. Noctu, toto quo ipsi convixi tempore, nunquam se exiit: plerumque enim non nisi ebrius ad extremam noctem ibat cubitum, atque ita, ut erat indutus, adjuncto sibi gladio, quem carnificis cujusdam fuisse jactitabat, in stratum se conjiciebat, ac sæpe media nocte, surgens per cubiculum nudo gladio ita insaniebat, ita crebris ictibus et pavementum et parietes impelebat, ut ego mihi non semel caput amputatum iri metuerem. Dies aliquot requirere possem, si eorum omnium, quæ me apud ipsum passum esse scio, mentionem facere deberem. Semper habebat officinam suam carbonariam instructam perpetuis ignibus, nunc Alkali aliquot, nunc sublimati oleum, nunc Arsenici oleum, nunc Martis crocum, aut Oppodeldoch mirabile, et nescio quæ brodia coquendo. Mihi certe semel coctione sua ferme spiritum vitalem oppressit, dum spiritibus in alembico suo adscendentes contemplari jusso et naso propius admoto, remoto paululum vitro, quod alembico subjectum erat, virulentos illos vapores mihi os et nares occupare curavit, et tantum non suffocare conatus fuit, adeo ut in syncopem delapsus frigidæ aquæ non mediocris superfusione restitui opus habuerim. Interea se vaticinari quædam simulabat, et arcanorum quorundam cognitionem præ se ferebat, ut clam aliquid, de quo ipsum metuerem, non facile aggredi unquam ausus fuisset.

Mulierum nullam curam habuit, ut cum nulla unquam illi rem fuisse credam. Initio abstemius erat usque ad ætatis annum fere 25. deinde ita vinum bi

bere didicit, ut totas mensas rusticis plenas propinando provocare et bibendo superare ausus fuerit, digito tantum gulæ immisso a crapula se liberans, et rursum, tanquam ne guttam quidem hausisset, potionibus indulgens. Pecuniæ erat prodigus profusor, ac ita ea sæpe destitutus, ut ne obulum quidem ei superesse scirem. Crastino statim die rursum crumenam se habere bene instructam ostendebat, ut non raro miratus fuerim, unde ei fuisset suppeditata. Singulis fere mensibus vestem novam sibi fieri curabat, et priorem cuivis obvio donabat, sed ita conspurcatam, ut ego nunquam mihi dari petierim, neque ultro oblatam, ut gestarem, recepturus fuerim. In curandis ulceribus etiam deploratissimis miracula edidit, nulla victus præscripta aut observata ratione, sed cum patientibus suis dies et noctes potando ita eos, ut solebat dicere, pleno ventre tamen curavit. Præcipitati pulvere, Theriaca aut Mithridatio aut Cerasorum sive Botrorum succo in pilulas redacto in omni morborum genere ad purgandum utebatur. Laudano suo (ita vocabat pilulas instar murium stercoris, quas impari semper numero in extrema tantum morborum difficultate tanquam sacram medicinam exhibebat) ita gloriabatur, ut non dubitaret affirmare, ejus solius usu se e mortuis vivos reddere posse, idque aliquoties, dum apud ipsum fui, re ipsa declaravit. Orare nunquam audiui neque vidi, neque curabat etiam Ecclesiastica sacra, sed doctrina Evangelica, quæ tum temporis apud nos excoli incipiebat, et a nostris concionatoribus serio urgebatur, non multum ab eo curabatur. Se aliquando Lutherum et Papam non minus, quam nunc Galenum, et Hippocra-

tem redacturum in ordinem minabatur. Neque enim eorum, qui hactenus in scripturam sacram scripsissent, sive veteres sive recentiores, quenquam scripturæ nucleum recte eruisse, sed circa corticem et quasi membranam tantum hærere. Et nescio quæ alia nugabatur, quorum meminisse piget.

(Reproduite dans : *De Chymicorum cum Aristotelicis et Galenicis consensu ac dissensu*, par D. Sennert.)

BIBLIOGRAPHIE

I. — DICTIONNAIRES DES TERMES EMPLOYES PAR PARACELSE

BLANCARDUS (Steph.). — *Lexicon medicum renovatum*, Lugduni Batavorum, S. Luchtmans, 1735.

BODENSTEIN (Adam Von). — *Onomasticum Th. Paracelsi. Eigne Ausslegung etlicher seiner Wörter und Preparierungen*, in-8°, Basel, 1573.

DORN (Gérard). — *Dictionarium Th. Paracelsi, continens obscuriorum vocabularum, quibus in suis scriptis passim utitur*, Francofurti, 1584, in-8°, 94 p.

JOHNSON (G.). — *Lexicon chymicum, cum obscuriorum verborum, et rerum hermeticarum, tum Phrasium Paracelsicorum in scriptis ejus, et aliorum chemicorum explicationibus*, in-8°, 228 p., Londini, 1657.

LE BAILLIF (Roch). — *Dictionariolum vocum quibus in suis scriptis usus est Paracelsus*. (à la suite des *Opera Omnia Paracelsi*, Genève, 1658).

RULLANDUS (M.). — *Lexicon Alchimix, sive Dictionarium alchymisticon, cum obscuriorum verborum... tum Theophrasti Paracelsi phrasium explicatio*, in-4°, Francofurti, 1612.

TOXITES (Mich.). — *Onomasticum Th. Paracelsi, hoc est earum vocum, quarum in scriptis ejus solet usus esse, explicatio*, in-8°, Argentorati, 1574.

II. — OEUVRES DE PARACELSE

a. — EDITIONS FRANÇAISES

- DARIOT (Claude). — *La Grande Chirurgie*, traduite en français de la version latine de Josquin d'Alhem... Plus un discours de la goutte et causes d'icelle, avec sa guérison. Item III Traitez de la préparation des médicamens, in-4°, Lyon, 1593.
- DU VIVIER (Daniel). — *La Petite Chirurgie*, autrement dite *la Berthéonée*, in-8°, Paris, 1623.
- GRILLOT DE GIVRY. — *Traité des trois essences premières*, Bibl. Chacornac, in-12°, 23 p., Paris, 1903.
- *Œuvres complètes de Philippe-Aureolus-Théophraste Bombast de Hohenheim, dit Paracelse*, in-8°, Bibliothèque Chacornac, Paris, 1913-14.
- Tomes I et II : *Liber Paramirum*, seuls sont parus.
- HASSARD (Pierre). — *La Grande vraie et parfaite Chirurgie*, in-8°, G. Silvius, Anvers, 1568.
- HAVEN (Marc). — *Les sept livres de l'Archidoxe magique*, in-8°, Dujol et Thomas, Paris, 1909.
- POISSON (A.). — *Cinq traités d'Alchimie* des plus grands philosophes (contient *le Trésor des trésors* de Paracelse), in-8°, Chacornac, Paris, s. d.
- SARCILLY (C. de). — *Les XIV Livres des Paragraphes...* plus un abrégé des préparations chimiques..., un autre discours excellent de l'Alchimie, du mesme Auteur ; in-4°, Jean Guillemot, Paris, 1631.

b. — PRINCIPALES ÉDITIONS LATINES ET ALLEMANDES

- ACHELIS (D.). — *Paracelsus : Volumen Paramirum*, 170 p., E. Diederichs, Iena, 1928.
- *Archidoxorum Aureoli Th. Paracelsi, seu de secretis naturæ mysteriis, libri decem*, in-8°, P. Perna, Basileæ, 1582.

ASCHNER (B.). — *Paracelsus sämtliche Werke, nach der 10 bändigen Huser'schen Gesamtausgabe (1589-1591), zum ersten mal in neuzeitliches Deutsch übersetzt*, G. Fischer, Iena, 1926-1930.

Aurora thesaurusque philosophorum, in-8°, Bâle, 1577.

Von der Bergsucht oder Bergkrankheiten, drey Bücher, in-4°, 62, p., [S. Mayer, Dillingen], 1567.

Brevis Carinthiæ Ducatus Descriptio, in-8°, 32 p., Chr. Mylius, Argentorati, 1575.

Chirurgia minor, quam alias Bertheoneam intitulavit, in-fol., 263 p., 1573.

Chirurgischer Bücher und Schriften ; an Tag geben durch J. Huserum ; Basel, C. Waldkirch, 1591.

Congeries Paracelsiæ Chemicæ de transmutatione metaleorum, in-8°, A. Wechelus, Francofurti, 1581.

KAYSER (H.). — *Labyrinthus Medicorum oder Von Irrgang der Aerzte*, in-12°, 74 p., Insel-Verlag, Leipzig, 1924.

KOELSCH (F.). — *Paracelsus : Von der Bergsucht und anderen Bergkrankheiten*, in-8°, J. Springer, Berlin, 1925.

Labyrinthus medicorum errantium, in-8°, Hanoviæ, 1599.

De Meteoris liber unus ; De Matrice, in-8°, Basileæ, (1568).

De Natura rerum ; De Natura hominis, in-8°, Basileæ, 1573.

Opera, in-8°, P. Perna, Basileæ, 1575.

Opera omnia medico-chemico-chirurgica Paracelsi, 10 vol., in-4°, Bâle, 1589-1591. Edition célèbre, la plus fidèle des œuvres de Paracelse. Due à Huser. Elle est en allemand.

Opera medico-chimico-chirurgica, 11 vol., in-4°, Francofurti, 1603-1605.

Opera, Bücher und Schriften, in-fol., Strassburg, 1616.

Opera omnia medico-chemico-chirurgica Paracelsi, in-fol., 3 tomes en 2 vol., Genevæ, 1658. Edition la plus estimée après celle de Huser.

Paradoxorum tomi XII, seu operum chemicorum, 1603.

Liber Paramirum, in-12°, 366 p., P. Perna, Basileæ, 1570.

Philosophiæ magnæ... tractatus aliquot, in-4°, 247 p., A. Byrckmanns Erben, Cöln, 1567 (en allemand).

Prognosticatio ad vigesimum quartum usq. annum duratura. Anno XXXVI, Marcus Tattius, in-4°, 32 fig. s. l. n. d.

Vonn dem Bad Pfeffers in Oberschwytz gelegen, Tugenden, Krefften unnd Würckung..., 1535.

SIGERIST (H. E.). — *Sieben Defensiones*, Leipzig, 1928.

STRUNZ (F.). — *Das Buch Paragranum*, in-8°, 112 p. 1903.

— *Paramirum*, in-8°, 1904 ; E. Diederichs, Leipzig.

SUDHOFF (Karl). — *Sieben Defensiones ; Labyrinthus medicorum errantium*, 94 p., J. A. Barth, Leipzig, 1915.

— *Theophrastus Von Hohenheim, genannt Paracelsus, Sämtliche Werke*. Herausgegeben Von K. Sudhoff und W. Matthiessen ; in-8°, R. Oldenbourg, München-Berlin. Volumes parus : Bd. I, 417 p., 1929 ; Bd. II, 539 p., 1930 ; Bd. VII, 1923 ; Bd. XII, 629 p., 1929.

De summis naturæ mysteriis, in-8°, P. Berna, Basileæ, 1584.

De tartaro libri septem., in-8°, id 451 p., 1570.

WOLFRAM (E.). — *Die okkulten Ursachen der Krankheiten (Volumen Paramirum)*, in-8°, 271 p., M. Altmann, Leipzig, 1912.

Die grosse Wundartzney... von allen Wunden, Stich, Schüss, Brendt, Thierbissz, Beinbrüch... Der ander Theil : von der offnen Schäden, Ursprung und Heylung. Der dritte Theil : von der vergifften schädlichen Kranckheit, die Frantzosen, genannt, in-4°, 3 tomes en 2 vol. de 116 et 130 p., Frankf.-a.-M., 1536.

Chirurgia magna, in duos tomos digesta. Nunc recens a josquino Dalhemio latinitate donata. 2 vol. en un, 223 + 250 p., in-fol., Argentorati, 1573.

III. — OUVRAGES SUR PARACELSE ET SA DOCTRINE

ABERLE (Carl). — *Grabdenkmal, Schädel und Abbildungen des Theophr. Paracelsus*, in-8°, 355 p., 6 pl., Dieter, Salzburg, 1891.

BORDES-PAGÈS. — *Histoire des doctrines médicales : PARACELSE, vie, travaux et doctrine*, in-12°, Toulouse, 1879.

CASTIGLIONI (A.). — *Histoire de la Médecine* (édition française), in-8°, Payot, Paris, 1931.

CHYMIPHILUS (J. J.). — *Der wahren chymischen Weisheit Offenbarung*, in-16°, s. l., 1720.

DAREMBERG (Ch.). — *Histoire des Sciences médicales*, 2 vol. in-8°, J. B. Baillière et fils, Paris, 1870.

ERASTUS (Th.). — *Disputationum de medicina nova Philippi Paracelsi partes duo*, 4 vol. in-4°, Basileæ, 1572.

FAVRE D'ENVIEU. — *Le Dictionnaire allemand' enseigné par l'analyse étymologique des noms propres*, 3 vol. in-12°, Paris, E. Thorin ; et Toulouse, E. Privat, 1882.

FERGUSON. — *Bibliographia paracelsica*, 2 vol. in-8°, Glasgow, 1877-85.

FIGUIER. — *L'Alchimie et les alchimistes*, in-12°, Lecou, Paris, 1855.

FRANCK (A.). — *Paracelse et l'Alchimie au XVI^e siècle* (dans : TIFFEREAU : *L'or et la transmutation des métaux*, Chacornac, Paris, 1924).

FREUDENBERG (F.). — *Th. Paracelsus und R. Fludd*, 276 p., H. Barsdorf, Berlin, 1929.

GARRISON (F. H.). — *An Introduction to the History of Medicine*, 2^e éd., Philadelphia and London, W. B. Saunders Cy, 1917.

GUARMA (J.-M.). — *Histoire de la Médecine*, Doin, Paris, 1884.

GUNDOLF. — *Paracelsus*, G. Bondi, Berlin, 1927.

HARTMANN (F.). — *Die Medizin des Th. Paracelsus von Hohenheim*, in-12°, Leipzig, 1898.

— *The Life of Ph. Th. Bombast of Hohenheim*, in-8°, London, 1886.

— *Grundriss der Lehren des Th. Paracelsus*, Leipzig, 1898.

HARTMANN (R. J.). — *Theophrast von Hohenheim*, in-8°, 222 p., Cotta, Stuttgart, 1904.

HÖFER. — *Histoire de la Chimie*, in-8°, 2 vol., Hachette, Paris, 1842.

JOYAND (Cl.). — *Précis du siècle de Paracelse*, in-8°, Paris, 1787.

KOLBENHEYER (E. G.). — *Die Kindheit des Paracelsus*, G. Müller, München, 1917.

KUNZE (G.). — *Paracelsus und die Reform der medizinischen Wissenschaft*, 131 p., Selbstverlag, Berlin, 1929.

LE CLERC (D.). — *Histoire de la Médecine*, in-8°, Genève, Chouët, 1696 ; et La Haye, Van der Kloot, 1729.

LÉMERY. — *Nouveau recueil des plus beaux secrets de Médecine*, Paris, 1740.

LENGLET-DUFRESNOY. — *Histoire de la Philosophie hermétique*, 3 vol., Coustelier, Paris, 1742.

LE PELLETIER (J.). — *L'Alkaest ou le Dissolvant universel de Van Helmont*, in-12°, Rouen, G. Behourt, 1704.

LESSING (M. B.). — *Paracelsus, sein Leben und Denken*, in-8°, XII-250 p., port., G. Reimer, Berlin, 1839.

LOCHER (H.). — *Th. Paracelsus..., der Luther der Medicin...*, in-8°, Zurich, 1851.

MAGNUS (H.). — *Paracelsus, der Ueberarzt*, Kern, Breslau, 1906.

MARX (K. F. H.). — *Zur Würdigung des Th. von Hohenheim*, in-4°, Göttingen, 1842.

MOOK (F.). — *Th. Paracelsus*, in-4°, Würzburg, 1876.

NETZHAMMER (R.). — *Th. Paracelsus*, in-8°, 172 p., Benziger, Einsiedeln, 1901.

OPORINUS. — Cf. Sennertus.

PERNETY (A. J.). — *Dictionnaire Mytho-Hermétique*, in-12°, Bauche, Paris, 1758 ; et Delalain, 1786.

PEUCKERT (W. E.). — *Leben, Künsten und Meinungen des viel beschriebenen Th. Paracelsus von Hohenheim*, in-12°, 80 p., 7 fig., E. Diederichs, Iena, 1928.

POMPÉE COLONNE. — *Abrégé de la doctrine de Paracelse et de ses Archidoxes*, in-12°, D'Houry fils, Paris, 1724.

PREU (H. A.). — *Das System der Medicin des Th. Paracelsus*, in-8°, Berlin, 1838.

PROKSCH (J. K.). — *Paracelsus als medizinischer Schriftsteller*, in-8°, 86 p., J. Safár, Wien-Leipzig, 1911.

— *Zur Paracelsus-Forschung*, in-8°, id. 1912.

PUSCHMANN. — *Handbuch der Geschichte der Medizin*, 3 vol., in-8°, G. Fischer, Iena, 1902-03-05.

SCHELENZ. — *Geschichte der Pharmazie*, in-8°, IX-934 p., J. Springer, Berlin, 1904.

SCHERER. — *Th. Paracelsus*, Petersburg, 1822.

SCHLEGEL (E.). — *Das homöopathische Prinzip in der allg. Therapie und seine Vertretung durch Paracelsus*, in-8°, München, 1907.

— *Paracelsus in seiner Bedeutung für unsere Zeit*, in-8°, 174 p., O. Gmelin, München, [1908].

— *Paracelsus als Prophet*, in-8°, 52 p., Tübingen, 1914.

— *Paracelsische Studien*, Dresden, 1898.

SCHUBERT (E.) et SUMHOFF (K.). — *Paracelsus-Forschungen*, I. Heft, in-8°, 95 p., 1887 ; II. Heft., in-8°, 187 p., 3 pl., 1889 ; Reitz-Köhler, Frankfurt-am-Mein.

SCHULTZ (C. H.). — *Die homöobiotische Medizin des Th. Paracelsus*, in-8°, Hirschwald, Berlin, 1831.

SENNERTUS (D.). — *De Chymicorum cum Aristotelicis et Galenicis consensu ac dissensu. (Cap. 4 De Paracelso, contient Epistola Oporini de Paracelso ad Wierum et Solenandrum.)* Voyez les Œuvres de Sennert, Paris, 1641, Tome I, livre 4, 3^e partie, p. 925.

- SPRENGEL (K.). — *Histoire de la Médecine*, trad. de l'allemand sur la 2^e éd. par A. J. L. Jourdan, 3 vol., in-8°, Deterville et Desœr, Paris, 1815.
- SPUNDA (F.). — *Paracelsus*, in-8°, VII, 155 p., 2 pl., port., K. König, Wien-Leipzig, 1925.
- STILLMANN (J. M.). — *Th. Bombastus von Hohenheim called Paracelsus*, in-8°, 184 p., Open Court Pub. Co, Chicago, 1920.
- STODDART (Anna M.). — *The Life of Paracelsus*, in-8°, Murray, London, 1911 ; 2^e éd. XIV, 309 p., port., 1915.
- *La vie de Paracelse* (trad. H. Barca), in-8°, 364 p., 2 port., Maloine, Paris, 1914.
- STRUNZ (F.). — *Theophrastus Paracelsus — Sein Leben und seine Persönlichkeit*, in-8°, 126 p. ; pt ; E. Diederichs, Leipzig, 1903.
- SUDHOFF (Karl). — *Versuch einer Kritik der Echtheit der paracelsischen Schriften*, in-8°, Berlin, G. Reimer.
- I. *Bibliographia Paracelsica*, 1894.
- II. *Paracelsus Handschriften*, 2 vol., 1898 et 1899.
- TOXITES (Mich.). — *Testamentum Ph. Th. Paracelsi*, Strassburg, 1574.
- VIREY (J. J.). — *Histoire naturelle des médicamens*, in-8°, 570 p., Paris, 1820.
- X... — *Paracelse ; vie, travaux et doctrine*, in-16°, 67 p., Typ. Pomiès, Foix, 1878.

IV. — ARTICLES DE REVUES MEDICALES ET SCIENTIFIQUES

- Acta Paracelsica*. — Revue fondée en 1930 ; organe de la Paracelsus-Gesellschaft, à Munich.
- ASCHNER (B.). — *Die Krebsbehandlung bei Paracelsus*. *Munch. med. Wochenschr.*, 1930, pp. 1635-1636.
- BAAS (K.). — *Paracelsus und seine Reformation*. *Munch. med. Wochenschr.*, 1902, pp. 1922-1925.

- Notiz zum Leben des Paracelsus. *Mitt. z. Gesch. der Med. und Naturw.*, 1905, p. 249.
- BORDES-PAGÈS. — Paracelse, sa vie, ses travaux, sa doctrine. *Union médicale*, Paris, 1847, pp. 247, 259, 263, 295, 315.
- Philosophie médicale au XVI^e siècle : Paracelse, sa vie et ses doctrines. *Revue indépendante*, 1847, pp. 282-318.
- BOSC (E.). — Etude sur Paracelse. *Initiation*, Paris, février 1902 et août 1914.
- BREITNER (B.). — Paracelsus. *Wiener med. Wochenschr.*, 1929, pp. 1347-1350.
- BURCKHARDT (A.). — Wie lange und in welcher amtlichen Stellung war Paracelsus in Basel ? *Corr.-Bl. für schweiz. Aerzte*, 1914, pp. 356-368.
- Nochmals der Dokortitel von Paracelsus. *Ibid.*, pp. 884-887.
- CABANÈS. — Paracelse ; l'homme et l'œuvre. *Revue scientifique*, Paris, 1894, pp. 616-624.
- CAP (P. A.). — Paracelse. *Journal de Pharmacie*, 1852.
- CARRIÈRE (E.). — Les vestiges de Paracelse. *Union médicale*, 1875, pp. 477-484.
- CHEVREUL. — Paracelse. *Journal des Savants*, nov. 1849.
- CRUVEILHIER (L.). — Etude sur Paracelse et la révolution scientifique du XVI^e siècle. *Revue de Paris*, 1857, pp. 44-75 et 261-298.
- DARMSTAEDTER (E.). — Paracelsus' Archidoxen. *Janus*, nov. 1929, pp. 355-357.
- Paracelsus, Arznei und Alchemie. *Acta Paracelsica*, 1930, Heft 1, pp. 21-30.
- FABRE (P.). — Recherches sur l'origine, les variations et les vicissitudes de l'emplâtre et du baume Opodeldoch. *Janus*, 1901, pp. 209-213 et 265-269.
- FIESSINGER (Ch.). — La thérapeutique de Paracelse (1493-1541), in *Thérapeutique des vieux maîtres*, Paris, 1897, pp. 50-56.

- FJELSTRUP (A.). — Peter Payngk : « Rapsodia vitæ Theophrasti Paracelsi », *Janus*, 1908, pp. 545-563.
- FRANCK (A.). — L'œuvre de Paracelse. *Voile d'Isis*, avril 1912.
- GALLAVARDIN (Jules). — Paracelse (1493-1541). *Propagateur de l'Homœopathie*, Lyon, 1912, n° 4, pp. 73-82, port. ; n° 9, pp. 193-197, port. ; n° 10, pp. 218-227, port. ; n° 11, pp. 251-254, port.
- GRASSET (H.). — L'Histoire de la médecine et Paracelse. *France médicale*, 1911, pp. 341, 363.
- HUSEMANN (Th.). — Ladanum und Laudanum. *Archiv der Pharmacie*, 1889, pp. 1075-1092 et 1105-1132.
- KÄELIN-BENZIGER. — Theophrastus Paracelsus. *Schw. med. Wochenschr.*, 1926, pp. 908-909.
- KLEINE (H. O.). — Die Botschaft des Paracelsus. *Deutsche med. Wochenschr.*, 1930, pp. 1666-1667.
- KOCH (Richard). — Paracelsus im Lichte der Geisteswissenschaft. *Hippokrates*, 1930, pp. 469-493.
- MAGNUS (H.). — Paracelsus der Ueberarzt. *Abhandl. zur Gesch. d. Med.*, 1906, Heft 16.
- MELCHIOR (E.). — Die Chirurgie des Paracelsus. *Chirurgie*, 1931, pp. 122-126.
- MEUNIER (L.). — Paracelse (1493-1541). La réforme en médecine au XVI^e siècle. *France médicale*, 1905, pp. 163, 180.
- MILT (B.). — Conrad Gesner und Paracelsus. *Schw. med. Wochenschr.*, 1929, pp. 486-488 et 506-509.
- NETZHAMMER (R.). — Th. von Hohenheim, genannt Paracelsus. *Schw. med. Wochenschr.*, 1926, pp. 897-902.
- NEUBURGER (M.). — Die Persönlichkeit des Paracelsus. *Med. Chir. Centralbl.*, 1893, n° 50.
- NICAISE (E.). — Le 400^e anniversaire de Paracelse. (Paracelse chirurgien). *Revue de Chirurgie*, 1894, pp. 246-251.
- PACHINGER. — Paracelsus. *Praxis, Bern*, 1924, Heft 29 et 30.
- PAGEL. — Zu Hohenheims 400. Geburtstage. *Deutsche med. Wochenschr.*, 1893, pp. 1336-1337.

- PROKSCH. — Paracelsus über die venerischen Krankheiten und die Hydrargyrose. *Med. Chir. Centralbl.*, 1882, passim.
- REBER (B.). — Quelques appréciations de ces derniers temps sur Paracelse. *France médicale*, 1911, p. 303.
- RICHTER (P.). — Ueber Paracelsus und die tartarischen Krankheiten. *Med. Klinik*, 1909, pp. 1456-58 ; 1570-72.
- RIITMANN. — Neuere Studien... : Paracelsus. *Allg. Wien. med. Zeitung*, 1874, passim.
- ROTH (M.). — Paracelsus in Basel. *Corr.-Bl. f. schw. Aerzte*, 1905, pp. 483-488.
- S. (J.). — Th. Paracelsus. *Deutsche med. Woch.*, 1905, p. 1897
- SCHENK (P.). — Paracelsus redivivus. *Med. Klin.*, 1906, p. 1319
- Paracelsus als Therapeut. *Berl. Kl. Woch.*, 1911, p. 2209.
- Paracelsus als Chirurg. *Ibid.*, 1903, p. 839.
- Paracelsus. *Janus*, 1904, pp. 27-32.
- STICKER. — Paracelsus. *Klin. Wochenschr.*, 1926, pp. 997-1045.
- STRUNZ (F.). — Die Wiener Paracelsus-Handschriften. *Wien. Kl. Wochenschr.*, 1907, pp. 1080-1081, pl.
- Paracelsus in Oesterreich. *Ibid.*, 1907, pp. 767-772.
- SUDHOFF (Karl). — Ein Beitrag zur Bibliographie der Paracelsisten im XVI. Jahrh. *Zentralbl. f. Biblioth.*, 1893, pp. 316, 385 ; et 1894, p. 169.
- Die Wanderbücher Hohenheims. *Verhandl. d. Gesellsch. deutsch. Naturf. u. Aerzte*, 1907.
- Hohenheim in Salzburg, *Ibid.*, 1910.
- Hohenheim medizinisches und naturwissenschaftliches Denken. *Schw. med. Wochenschr.*, 1926, pp. 902-908.
- SUDHOFF (Karl). — Hohenheim und die medizinische Astrologie. *Münch. med. Wochenschr.*, 1904, p. 2072.
- An Hohenheim's Todestage. *Deutsche med. Wochenschr.*, 1891, pp. 1114-1117.
- Theophrast von Hohenheim Syphlisschriften. *Münch. med. Wochenschr.*, 1902, p. 1899.

- Neue Wertungen Hohenheims. *II^e Congrès international de Philosophie*, Genève, 1904, pp. 808-822.
- Wesen und Bedeutung der « Renaissance » in der Medizin. *Münch. med. Wochenschr.*, 1921, p. 1569 ; *Janus*, 1922, pp. 108-110.
- Hohenheim im Inn- und Eisachtale, 1534. *Janus*, 1925, pp. 166-169.
- Syphilis* au XVI^e siècle : Théophr. Paracelse. *Annales des maladies de la peau*, Paris, 1843, pp. 14-24.
- VANNIER et VERGNES. — Paracelse. *Homœopathie française*, 1911.
- WEHRLI (G. A.). — Paracelsus und die Schweiz. *Praxis*, Bern, 1926, Heft 19 : 1, 3, 5, 7, 9, ; Heft 21 : 9 ; port.
- WEISS. — Die Arkana des Theophrastus von Hohenheim. *Med. Corr. — Bl. der Würt. ärztl. Landesver.*, Stuttgart, 1911, pp. 549, 561, 577.

V. — THESES

- ALLENDY (R. F.). — *L'Alchimie et la Médecine*. Th. de Paris, 1912-13.
- BARDOU (P.). — *Paracelse et le Liber Paramirum*. Th. de Lille, 1920-21, 79 p., 3 portraits.
- BAZIN (R.). — *Contribution à l'étude de l'histoire de la Médecine à la Renaissance*. Th. de Paris, 1903-04.
- BÉJOTTES (J. B.). — *Le « Livre sacré » d'Hermès Trismégiste et ses trente-six herbes magiques*. Th. pharm. de Bordeaux, 1911.
- DUREY (L.). — *Etude sur l'œuvre de Paracelse*. Th. de Paris, 1899-1900, 157 p.
- EL GUINDY (Moh.). — *Les Eunuques*. Th. de Lyon, 1910.
- GUINIER (M.). — *Essai d'histoire thérapeutique du mercure*. Th. de Paris, 1930.
- JOBERT (Cl.). — *Essai sur Paracelse et sa réforme médicale au XVI^e siècle*. Th. de Paris, 1866.

- LAMBERT³ (G.). — *Alchimie*. Th. de Bordeaux, 1909-10.
- MARIS (J. C.). — *Dissertatio medica inauguralis de Paracelso*.
Lugduni Batavorum, 1832, 69 p.
- PERRIER (Th.). — *La médecine astrologique*. Th. de Lyon,
1906, 88 p. et 1 pl.
- ROLLET (M.). — *Médecins astrologues*. Th. de Paris, 1910,
1 pl.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	9
PREMIERE PARTIE. — LA VIE ET LA PERSONNALITÉ DE	
PARACELSE	13
<i>La famille des Hohenheim. — Wilhelm Bombast</i> <i>von Hohenheim (1457-1534), père de Paracelse</i>	13
<i>Les années d'enfance (1493-1502)</i>	15
<i>Les années d'étude. — La formation intellectuelle</i> <i>de Paracelse</i>	21
<i>Les années de voyage (1517-1526)</i>	27
<i>Paracelse médecin de la ville et professeur à Bâle</i> <i>(1527-1528)</i>	31
<i>De Bâle à Salzbourg (1528-1541). — Mort de Para-</i> <i>celse</i>	41
DEUXIEME PARTIE. — L'ŒUVRE DE PARACELSE	
<i>Son étendue, son obscurité</i>	61
<i>Bases de sa doctrine</i>	64
La Philosophie	66
L'Alchimie	67
L'Astronomie	69
Les qualités et les vertus du médecin	74
<i>Pathologie générale</i>	80
Distinction entre la pathologie interne et ex-	
terne	80

Classification générale : les cinq Entités	81
I. — Ens Astrorum	82
II. — Ens Veneni	84
III. — Ens Naturalis	88
IV. — Ens Spiritualis	89
V. — Ens Dei	90
<i>Chirurgie</i>	91
Théorie de la Mumie	92
Plaies et blessures	94
Fractures ; appareil de Paracelse	95
<i>Pharmacologie et Thérapeutique</i>	96
Paracelse et les apothicaires	96
Principes de pharmacologie	98
Les principales médications de Paracelse	99
I. — Médicaments minéraux	99
II. — Médicaments d'origine végétale ..	105
DESTINEE DE LA MEDECINE PARACELSIQUE	111
CONCLUSIONS	115
ANNEXE. — Epistola Oporini de Paracelso	123
BIBLIOGRAPHIE	127
I. — Dictionnaires des termes employés par Paracelse	127
II. — Œuvres de Paracelses	128
III. — Ouvrages sur Paracelse et sa doctrine	131
IV. — Articles de revues médicales et scientifiques	132
V. — Thèses	138



BOSC FRÈRES, M. & L. RIOU

oo oo IMPRIMEURS - ÉDITEURS oo oo

42, QUAI GAILLETON, 42 oo

oo oo oo oo LYON oo oo oo oo



